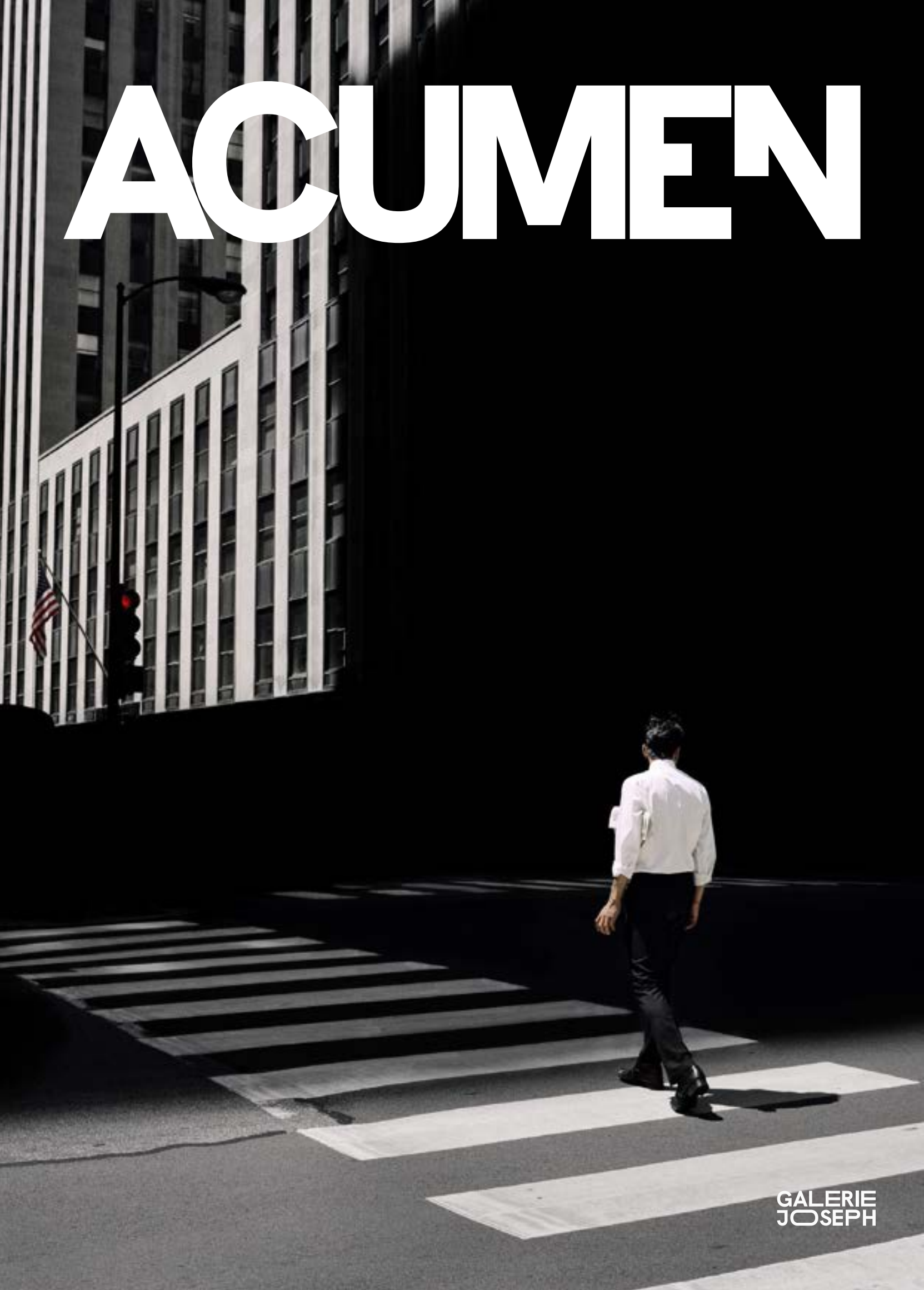


ACUMEN



GALERIE
JOSEPH



4 LANGUES
DISPONIBLES EN LIGNE

FRANÇAIS
ENGLISH
ITALIANO
ESPAÑOL

ACUMEN

« **SOYEZ AMOUREUX. CREVEZ-VOUS À ÉCRIRE. CONTEMPLER LE MONDE. ÉCOUTEZ DE LA MUSIQUE ET REGARDEZ LA PEINTURE. NE PERDEZ PAS VOTRE TEMPS. LISEZ SANS CESSER. NE CHERCHEZ PAS À VOUS EXPLIQUER. ÉCOUTEZ VOTRE BON PLAISIR. TAISEZ-VOUS.** »

Ces mots cités par l'un des plus grands écrivains du XX^e siècle, Ernest Hemingway, génie de la « génération perdue », qui a fait de Paris une fête, ont inspiré notre numéro de décembre.

Une nouvelle fois, toute l'équipe rédactionnelle d'*Acumen* magazine est allée à la rencontre de talents reconnus et émergents pour vous livrer des histoires humaines et vous faire découvrir des œuvres qui nous touchent, nous bousculent et nous interrogent.

On commence avec Barro Negro, première collection conçue par la maison d'édition portugaise, Made in Situ et réalisée par le Designer et Architecte français, Noé Duchaufour-Lawrance. Des créations qui mettent en lumière un processus artisanal datant du néolithique, Soenga, une technique de cuisson traditionnelle où la poterie est enfouie dans le sol. Un résultat puissant et émouvant. Autre découverte tout aussi intéressante, le jeune designer Lukas Gschwandtner, qui explore le corps humain et son interaction avec l'espace, le mobilier et les objets dans un contexte à la fois historique et contemporain. Ce jeune prodige change les codes du Design et nous livre des créations entre art et performance.

On continue avec l'architecte portugais, Joao Cepeda, en recherche constante de l'essence... Pour lui, son travail aspire à l'essentialité et à la sobriété des matériaux les plus naturels, les plus purs et les plus tactiles. Cet architecte de haut vol nous dévoile trois projets, entre beauté, minimalisme et poésie.

À découvrir également, deux artistes contemporains, la première, Issy Wood, jeune étoile montante de la peinture britannique, nous offre à voir, au travers de 60 tableaux, une sorte de journal intime, entre anecdotes personnelles et désillusion d'une génération perdue. Le second, Kris Knight, artiste canadien en vogue, nous invite à contempler des scènes de vies, dévoilées, par des corps peints de dos et des portraits délicats, qui nous offrent une lecture à double sens, fragilité de la vie, entre beauté et mélancolie.

COUVERTURE
© Clarissa Bonet

Nous souhaitons également vous partager nos émotions photographiques ressenties lors de Paris Photo, Edition 2023, avec, notamment, le magnifique visage voilé, capturé en gros plan, de l'artiste photographe, Judith Stenneken. Également, l'émouvante et hypnotique photographie de l'artiste Agnès Geoffroy, « Julie », tirée de sa série « Les Regardeuses », et aussi, les paysages énigmatiques, entre réalité et fiction de l'artiste David de Beyter, ou encore, les silhouettes isolées au milieu de villes théâtralisées par des jeux d'ombre et de lumière, capturées par la photographe Clarissa Bonnet, que l'on remercie pour la couverture de notre numéro de décembre. Enfin, découverte dans la partie Curiosa, la talentueuse Yelena Yemshuk et ses images, puissantes et fragiles à la fois entre art et cinéma.

Nous sommes ravis également de poser notre lumière sur le projet photographique du jeune prodige Lin Zhipeng, basé à Pékin, en collaboration avec la commissaire d'exposition et productrice Anna Mistal, basée à New York. Sous forme de portfolio, nous vous invitons à découvrir la série « Amour défendu » qui se déroule à Paris. On continue, dans un autre univers mais tout aussi puissant, avec la photographe de mode et réalisatrice, Hanna Tveite dont nous adorons le travail artistique, notamment, pour la marque de vêtement Khaite. Jeune talent à suivre, Igor Dieryck, grand gagnant de la 38^e édition du festival de Hyères, qui, avec sa collection « Yessir », interroge le rôle de l'uniforme et pose sa lumière sur le personnel hôtelier, trop souvent oublié. De toute beauté !

Enfin, pour les cinéphiles inconditionnels, nous ne pouvons pas passer à côté de la sortie des films de l'immense cinéaste Wong Kar-Wai et son style unique. Une photographie fabuleuse, des plans séquences magistraux et des bandes sons mémorables, des films à revoir de toute urgence. Et pour tous ceux qui souhaitent vivre de nouvelles expériences et contempler le monde, *Acumen* vous propose des adresses d'évasion, authentiques et enivrantes et vous fait découvrir de nouvelles adresses bucoliques à tester de toute urgence.

Pour terminer, nous vous invitons à partager un voyage photographique, solaire et graphique, en Californie, réalisé par l'une de nos photographes et contributrices, Vanessa Bosio, accompagné d'une bande son personnalisée, parfaite pour une évasion...

Belle lecture à tous

MÉLISSA BURCKEL

ÉDITORIAL



DESIGN

- 12 LE POUVOIR DE LA MODESTIE PAR STUDIO HAOS
- 18 SERGE MANSAU, DE L'OLFACTIF AU MOBILIER FUTURISTE
- 25 BARRO NEGRO PAR MADE IN SITU
- 30 LE SAVOIR-FAIRE MÉTICULEUX DU DESIGNER ERWAN BOULLOUD
- 35 « COVE COLLECTION »
- 41 LUKAS GSCHWANDTNER OU L'EXPLORATION DU CORPS PAR LE DESIGN
- 45 LE STUDIO AKADEMOS REND HOMMAGE À LA CAFÉ SOCIETY

ARCHITECTURE

- 53 LA MAISON DU COLLECTIONNEUR PENSÉE PAR TOM DIXON
- 60 MODERNIST BEIRUT, MÉMOIRE DE L'ARCHITECTURE LIBANAISE
- 67 CLEMENS GRITL SONDE LES UTOPIES URBAINES DU XX^e SIÈCLE
- 71 LA POÉSIE RADICALE DE JOÃO CEPEDA
- 78 VERTEBRAL
- 84 DAVID ALTRATH CAPTURE UNE OASIS DE SAVEURS AUX ÎLES CANARIES
- 91 GEORGE BYRNE
- 96 CALIFORNIA BY VANESSA BOSIO

ART

- 112 MARINA ABRAMOVIĆ
- 121 IMMERSION
- 126 DELCY MORELOS
- 133 CLAUDIO PARMIGGIANI
- 136 ISSY WOOD
- 145 LA MASCULINITÉ VUE PAR LE PEINTRE KRIS KNIGHT
- 151 CLAIRE MORGAN

PHOTOGRAPHIE

- 155 PARCOURS PARIS PHOTO
- 168 MARCUS SCHAEFER
- 175 YZA VOKU
- 182 DAIDO MORIYAMA
- 191 GREGORY CREWDSON
- 195 KATRIEN DE BLAUWER
- 198 LORE STEssel
- 205 AMOUR DÉFENDU
- 213 COUP D'ŒIL

SOMMAIRE

© Marina Abramović

© Serge Mansau

© Marcus Schaefer

© Clemens Grittl



CINÉMA

- 216 REVOIR WONG KAR-WAI
- 221 LE CINÉMA EN COULEURS
- 224 CAREY MULLIGAN
- 230 PHILIPPE R. DOUMIC
- 237 FAIRE CONNAISSANCE AVEC LA GLACE

SPHÈRE MODE

- 244 HANNA TVEITE
- 249 JORDAN HEMINGWAY
- 256 IGOR DIERYCK
- 263 LUCIA PIERONI
- 267 CHARLES DE VILMORIN
- 272 JUERGEN TELLER
- 276 JAMIE NELSON

GASTRONOMIE

- 286 GÉOSMINE
- 292 OMASAKE
- 299 FIEF
- 303 LE CHRISTINE
- 309 LES PÂTISSERIES JAPONAISES AUX MILLE ET UNE SAVEURS DE MATHILDA MOTTE
- 315 LES CHEMINS

VOYAGE

- 325 CAP KAROSO
- 331 BALI
- 335 INNIT LOMBOK
- 340 LE KAPPA SENSES À UBUD
- 344 LOST LINDENBERG

SOMMAIRE

© The Jokers Films

© Geosmine

© Sophie Reyssat

© Jamie Nelson



01

DESIGN

PORTUGAL - LISBONNE

LE POUVOIR DE LA MODESTIE PAR STUDIO HAOS

Aux débuts de Studio HAOS, il y a tout d'abord deux aficionados, Sophie Gelinet et Cédric Gepner. N'ayant jamais eu de formation formelle en design de mobilier, le couple s'est malgré tout lancé en créant une première lampe, qui est devenue la base d'une collection, et qui a donné naissance au Studio HAOS en 2017.

Au lieu de promouvoir les matériaux coûteux ou encore les savoir-faire rares, les deux créateurs, convaincus que « la beauté du design a un plus grand pouvoir dans la modestie », cherchent à travailler des matériaux modestes, comme le contreplaqué ou la tôle. Pour ce qui est de la conception, encore une fois, le duo préfère s'éloigner des « complications frivoles » au profit d'une attention portée sur des structures plus réfléchies, des proportions plus méticuleuses et pleines de clarté.



© Inés Silva Sá

14





« Chaque pièce donne un ton honnête, épuré mais réfléchi, austère mais ludique. »

Installés à Lisbonne, les deux designers ont présenté pour la première fois « Antimatière » à l'occasion de la toute première édition du festival de design parisien Contributions en octobre dernier. À travers cette collection, ils explorent les préoccupations de notre époque en traçant un chemin singulier entre la production de masse mécanisée et l'artisanat opulent, avec huit pièces utilisant seulement deux matériaux : des tubes d'aluminium 40 x 40 et des feuilles de zinc.

LISA AGOSTINI



STUDIOHAOS.COM



ÉTATS-UNIS - NEW YORK

SERGE MANSAU, DE L'OLFACTIF AU MOBILIER FUTURISTE

Du designer Serge Mansau, le grand public connaîtra surtout le travail dans l'univers du parfum. Et pour cause, le Français a signé les flacons les plus iconiques du XX^e siècle. À commencer par *Fiji* de Guy Laroche, ou encore *Flower* de Kenzo et son célèbre coquelicot enfermé dans un flacon transparent, mais aussi *24 Faubourg* d'Hermès. En plus d'avoir officié pour les grands noms de la discipline olfactive, Mansau s'est également illustré en tant qu'artiste, sculpteur ou encore designer. Un travail présenté lors de la première édition de Contributions Design à Paris, via les pièces sublimes exposées par Demisch Danant. Le corpus sélectionné par la galerie new-yorkaise est à mi-chemin entre l'œuvre d'art et l'objet usuel, furieusement moderne.





20





Au programme, une table basse aux accents space age en acier inoxydable, un vase chromé aux allures de corne d'abondance moderne, ou encore un luminaire rappelant un origami. Cet aperçu du travail du grand maître, décédé en 2019, donne envie de s'y plonger de toute urgence.

LISA AGOSTINI



DEMISCHDANANT.COM

PORTUGAL - LISBONNE

BARRO NEGRO PAR MADE IN SITU

LA MAGIE DU FEU

Toute première collection conçue par Made in Situ, la maison d'édition portugaise signée Noé Duchaufour-Lawrance, Barro Negro met à l'honneur un processus artisanal datant du néolithique.

Soenga. Une technique de cuisson traditionnelle où la poterie est enfouie dans le sol. Un savoir-faire qui a tout de suite attiré le designer et architecte français Noé Duchaufour-Lawrance. Pratiquée dans plusieurs parties du monde, mais plus particulièrement au Portugal, elle était autrefois le fait de petits groupes de potiers, souvent familiaux, qui se rassemblaient pour cuire leur production tous ensemble. Une coutume qui s'estompe aujourd'hui, mais se maintient malgré tout à travers une célébration annuelle. Ainsi, chaque printemps, le Soenga est fêté dans le village de Molelos. Céramistes et potiers rassemblent leurs pièces, qui sont ensuite précuites dans les flammes nues et soigneusement empilées dans un grand foyer rond, bordé d'un lit de pin et de feuilles de maïs. Ce monticule de poteries est enterré avec du pin brûlant, puis recouvert de tourbe, créant un dôme avec de petites ouvertures à partir desquelles le feu est alimenté. Ces ouvertures sont finalement complètement fermées, pour créer une chambre hermétique. L'argile, en manque d'oxygène, absorbe le carbone. Une fois ce four ouvert, le Barro Negro se révèle.



© Sanda Vuckovic



© Sanda Vuckovic

Les recherches autour de la céramique noire au Portugal ont amené Noé et son équipe à rencontrer Xana Monteiro et Carlos Lima de Barraca dos Oleiros. Tous deux sont des maîtres céramistes qui cultivent un profond respect et un amour pour leur métier.

De cette rencontre est née une collection de 4 sets de 12 vases. Ils sont présentés comme des métaphores, des représentations des liens ressentis lors de la première expérience de Noé dans une communauté Soenga. Chaque pièce est unique dans son expression et sa forme, et toutes évoquent la silhouette de personnages se donnant la main, se réunissant en cercles. À ces vases s'ajoutent 4 luminaires. Ils incarnent le paysage de la Serra do Caramulo et ses blocs de granit qui rappelaient à Noé son enfance en Bretagne. Le designer a sculpté des pièces qui transmettaient la sensation de ces roches massives, dans leur juxtaposition et leur présence. Enfin, des diffuseurs de parfum, prenant l'allure de sphères posées sur des disques granitiques des montagnes, complètent cette série. Ces derniers sont nés de sensations matérielles et atmosphériques. *« Ils sont une ode au processus et au lieu de cuisson, la synthèse sensorielle du Barro Negro. »*

LISA AGOSTINI



MADEINSITU.COM



FRANCE - PARIS

LE SAVOIR-FAIRE MÉTICULEUX DU DESIGNER ERWAN BOULLOUD

Bien plus que du mobilier fonctionnel, ce sont avant tout des œuvres d'art qu'Erwan Boulloud imagine. Au sein de la galerie Negropontes, le designer et sculpteur révèle au grand jour son amour pour les matières nobles. Décryptage.

Diplômé de l'école Boule en 1995, Boulloud se forme auprès de grands designers puis se lance dans la mise en espace de collections pour des musées prestigieux comme le Louvre. Au fur et à mesure de sa pratique, le designer acquiert un savoir-faire ne ressemblant à aucun autre. Il fonde son propre atelier en 2003.





Bois, métal, verre... Erwan Boulloud s'amuse à utiliser de nombreuses matières afin de révéler toute leur magie. Chacune de ses créations incarne un art en perpétuel mouvement. Dans son travail, un dialogue entre le végétal et le minéral s'instaure pour donner naissance à une harmonie sans faille.

Dans le cadre de l'exposition « Alchimies » à la galerie Negropontes, Boulloud présente deux pièces sculpturales : le canapé *Yareta II* accompagné d'un panneau en marqueterie de laiton, ainsi que la table en bronze et acier *Atacama*. Des pièces de mobilier uniques à découvrir jusqu'au 22 décembre.

Bonne visite !

MARINE MIMOUNI



GALERIE NEGROPONTES
14-16, RUE JEAN-JACQUES ROUSSEAU, PARIS 1^{ER}
ERWANBOULLLOUD.COM
NEGROPONTES-GALERIE.COM





AUSTRALIE - SYDNEY / ANGLETERRE - LONDRES

« COVE COLLECTION »

UNE ALCÔVE DE MÉTAL SIGNÉE TOM FEREDAY

Connu pour son travail auprès de Louis Vuitton, Alessi, Stellar Works ou encore Herman Miller, le designer australien Tom Fereday propose un projet en phase avec les enjeux écologiques de notre époque, conçu à partir d'aluminium recyclé.

Fasciné par la tension qui existe entre les matériaux naturels et la conception et la fabrication contemporaines, Tom Fereday développe des designs uniques issus d'une enquête intrinsèque sur le rôle des objets aujourd'hui.

Un exercice qu'il renouvelle avec sa série « Cove ». Entièrement moulés, ce fauteuil, cette table et ce canapé ont été réalisés à partir de fonte d'aluminium recyclé provenant de déchets de machines. En forme d'arc, la silhouette de ces pièces de mobilier a été réalisée grâce à un processus artisanal qui a nécessité un moulage au sable. Avec cet effet miroir, les cadres des meubles célèbrent la beauté naturelle de l'aluminium. Un matériau singulier et froid qui évoque l'univers industriel, contrastant avec un cuir doux qui génère un sentiment chaleureux de confort.



Baptisée « Cove », la collection doit son nom à la courbe radicale qui encapsule les extrémités de chaque pièce, faisant référence aux formes minimales de l'architecture.

Cette collection, développée en édition limitée, devrait également voir le jour l'année prochaine en bois massif, en lieu et place de l'aluminium, et sera produite par la marque australienne Nau.

LISA AGOSTINI



TOMFEREDAY.COM





AUTRICHE - VIENNE

LUKAS GSCHWANDTNER OU L'EXPLORATION DU CORPS PAR LE DESIGN

Le corps humain et son interaction avec l'espace, le mobilier et les objets dans un contexte à la fois historique et contemporain : tel est le champ d'expérimentation de Lukas Gschwandtner.

Après avoir étudié la maroquinerie traditionnelle et obtenu un Bachelor of Arts en design spatial, le jeune artiste et designer basé à Vienne explore le langage corporel suggéré par un meuble. Une thématique qu'il a présentée lors de l'exposition « Pillow Portraits » en 2021 à Bruxelles avec la galerie Maniera.

« Le projet a commencé avec une assise que j'ai trouvée dans l'église Sainte-Marie-la-Vierge à Oxford. Elle se composait d'un oreiller rectangulaire posé sur un tabouret en bois. Je voulais trouver un moyen de remodeler ce souvenir en un seul morceau, et de le rendre fonctionnel. Ainsi, en coupant le matériau aux bons endroits sans rien ajouter, j'ai utilisé une seule pièce pour concevoir l'assise du tabouret qui comprend un oreiller et recouvre l'ensemble de l'assise avec un minimum de coutures. D'un côté, l'excédent de matériau qui prolonge visuellement la forme du siège peut être enroulé ou drapé sur le dossier du tabouret », explique l'artiste.



Celui-ci ajoute qu'il a plus tard découvert la sculpture de Pauline Bonaparte en Vénus Victrix d'Antonio Canova de 1805. *« Pauline est drapée sur une chaise longue, ce qui m'a amené à étirer en longueur le design du tabouret, créant une utilisation presque paradoxale du meuble. Alors que le tabouret original était destiné à la prière et à la contemplation, en allongeant simplement les proportions, son usage change complètement. Une chaise longue s'adapte à une posture beaucoup plus insouciant, évoquant un sentiment de loisir qui, historiquement, n'était accordé qu'aux privilégiés, agissant comme un meuble central dans un boudoir, la chambre privée d'une femme. À l'usage, cela lui permettait de lire, d'écrire, de méditer et de réfléchir. Je suis fasciné par la façon dont l'ajustement des proportions et le changement du décor dans lequel ce meuble est placé modifient son interaction avec le corps. »*

Après ces découvertes et recherches passionnantes, Lukas Gschwandtner a collecté des références à travers l'histoire des femmes sur des chaises longues et étudié leurs postures, comportements, gestes et leurs utilisations individuelles du mobilier. *« Tout dépendait de ce que la société de chaque période jugeait être une manière appropriée de représenter l'être, l'intellect, le statut et la féminité d'une femme. Depuis toujours, leur corps était posé délicatement, presque drapé sur la structure qui forme la méridienne, soutenue uniquement par des coussins. J'ai donc commencé à traduire directement ces postures en sculptures sur toile portables »,* explique le jeune artiste.

Une œuvre singulière, pour un jeune artiste à suivre de toute urgence.

LISA AGOSTINI



LUKASGSCHWANDTNER.NET





FRANCE - PARIS

LE STUDIO AKADEMOS REND HOMMAGE À LA CAFÉ SOCIETY

Alors architectes d'intérieur pour Fabrizio Casiraghi, Aurélien Raymond et Costanza Rossi décident de fonder le Studio Akademos en 2021. Ce nom rend hommage à la revue d'art libre et de critique de l'aristocrate et poète Jacques d'Adelswärd-Fersen qui fut l'une des premières à aborder l'homosexualité dans les années 1900.

Passionné par la Café society, le tandem s'efforce de faire revivre l'ambiance de cette époque à travers ses multiples projets, qu'il s'agisse d'architecture ou bien de mobilier. La preuve avec leur nouvelle capsule comprenant les fauteuils *Porfirio* et *John* ainsi que la table basse *Fulco* – en référence aux peintures de l'art et de la joaillerie des années 1950. « *Nous avions envie de créer des meubles versatiles afin de pouvoir les placer dans nos différents projets* ». Cette dernière répond en tout point à leur première collection où les deux canapés Scott en noyer laqué mêlent luxe et volupté.



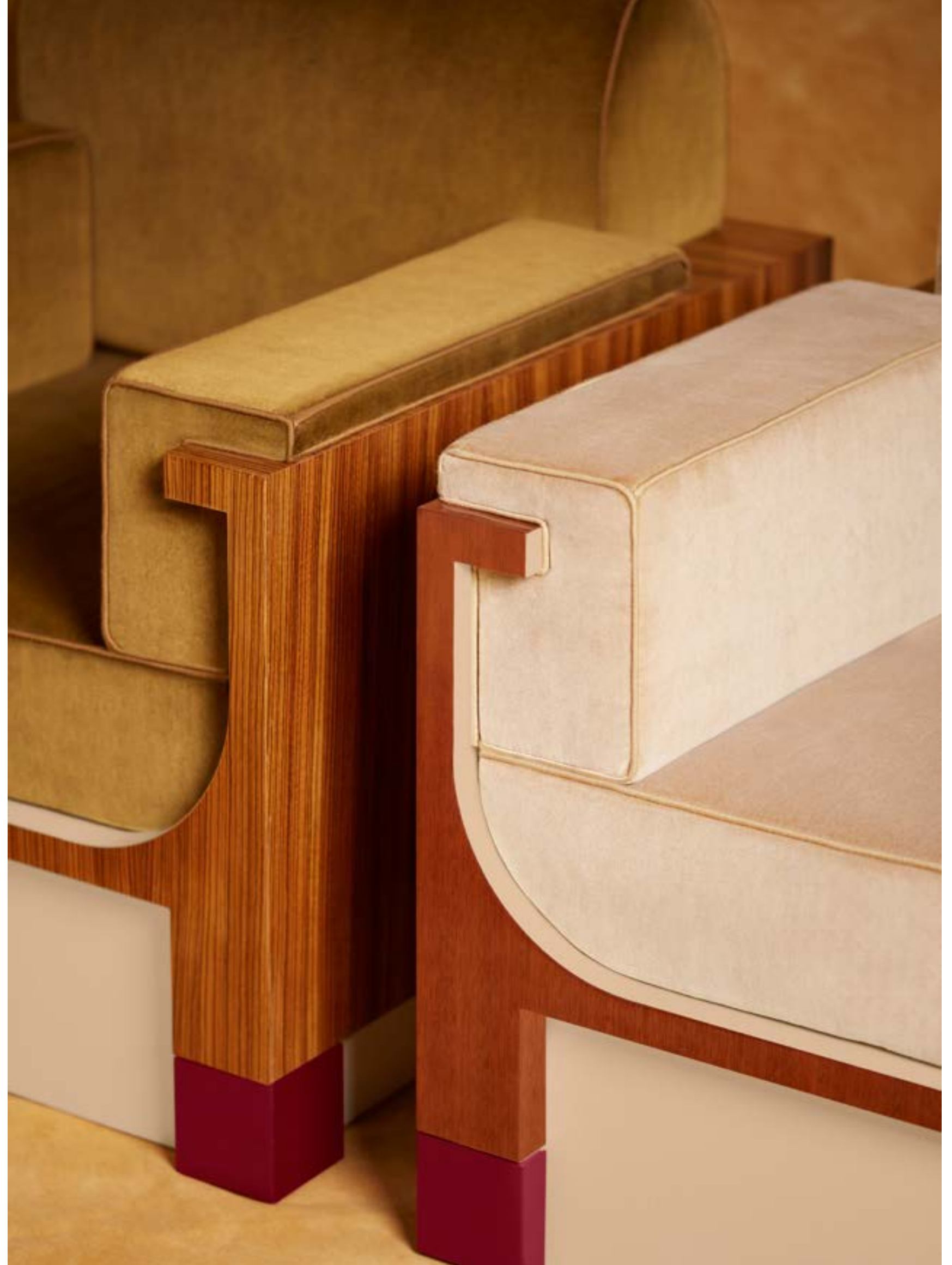
Costanza et Aurélien ont utilisé trois matériaux dont le zebano, la laque et l'acier inoxydable satiné pour la réalisation de ces trois pièces de mobilier. « *Notre univers stylistique s'inscrit toujours dans un registre glamour et sexy* », ajoute le duo. Pour des raisons écologiques et de qualité, le Studio Akademos tient à travailler directement avec des artisans italiens situés en Lombardie.

Afin de poursuivre leur engagement en faveur de l'artisanat, les deux designers ont fait appel à l'expertise de la maison de tissus vénitienne Rubelli pour recouvrir leurs deux canapés graphiques. Disponible sur commande, le mobilier du Studio Akademos est à adopter sans plus tarder.

MARINE MIMOUNI



STUDIOAKADEMOS.COM



© Robert Rieger



02

ARCHITECTURE



ANGLETERRE - LONDRES

LA MAISON DU COLLECTIONNEUR PENSÉE PAR TOM DIXON

Design Research Studio présente sa version avant-gardiste de la maison d'un collectionneur pour les appartements penthouse de One Park Drive à Londres.

Depuis 2007, Tom Dixon et Helene Bangsbo Andersen créent les espaces et les objets de demain à travers Design Research Studio. Ce bureau de conseil en innovation endosse volontiers le rôle de laboratoire de recherche et de conception par sa vision radicale. Avec les penthouses en duplex de One Park Drive, le duo a mis en place un concept audacieux qui se veut « une incarnation avant-gardiste de la maison d'un collectionneur, rompant avec les appartements témoins conventionnels ». Les habitations se trouvent dans un gratte-ciel résidentiel, conçu par Herzog & de Meuron, au cœur du quartier de Canary Wharf à Londres. « *Trop d'appartements témoins ont une esthétique de conception particulière* », explique Helene Bangsbo Andersen. « *Ici, nous avons décidé d'imaginer l'espace à travers le personnage d'un collectionneur international, voyageur aguerri et amoureux de l'architecture, qui aurait décidé de faire de Londres son lieu de résidence, riche en art et en design de collection acquis au fil des ans par un œil averti.* »

VOLUMES FLUIDES ET TOUCHES FUTURISTES

Les intérieurs sur deux niveaux, desservis par un escalier en colimaçon, ont ainsi l'allure « d'une galerie », déployant un jeu de matérialité, de textures et de formes. La configuration atypique des lieux offre une circulation volontairement fluide, sans couloirs ni espaces perdus. « *Cette disposition ouverte non conventionnelle a exigé une réponse de conception inhabituelle* », précise Tom Dixon. L'ensemble est en harmonie avec la géométrie cylindrique du bâtiment, à l'image du canapé *DS-600* de la marque suisse De Sede qui suit la courbe des fenêtres. Dès l'entrée, le visiteur est accueilli par un luminaire LED Stack en forme de tour géométrique, conçu par Design Research Studio. Les pièces font ensuite la part belle à une incroyable sélection de mobilier et d'objets de designers iconiques du XX^e siècle, comme Arne Bang, Alvar Aalto, Ingo Maurer, Verner Panton, Tobia Scarpa, Frans Vossen.







EXPRESSION AMBITIEUSE

Le cabinet consolide ses compétences de fabrication à travers des œuvres d'art et des meubles faits sur mesure, tout comme il fait preuve d'un intérêt fort pour le travail de menuiserie, de matières naturelles, de matériaux industriels et d'accessoires très stylisés (le piano de Poul Henningsen). Ce projet d'appartements lui sert ainsi de « banc d'essai » pour à la fois revisiter des modèles classiques et créer des prototypes qui reflètent les nouvelles façons de travailler et de se divertir. « *Un espace peut aussi bien devenir un lieu où l'on joue de la musique, où l'on danse, qu'un lieu de rendez-vous* », souligne Helene Bangsbo Andersen. Via sa narration singulière, ce concept de Maison du Collectionneur infuse ainsi l'esprit du lieu, créant une véritable cohésion entre l'art, le design, la décoration et l'architecture.

NATHALIE DASSA



DESIGNRESEARCHSTUDIO.NET

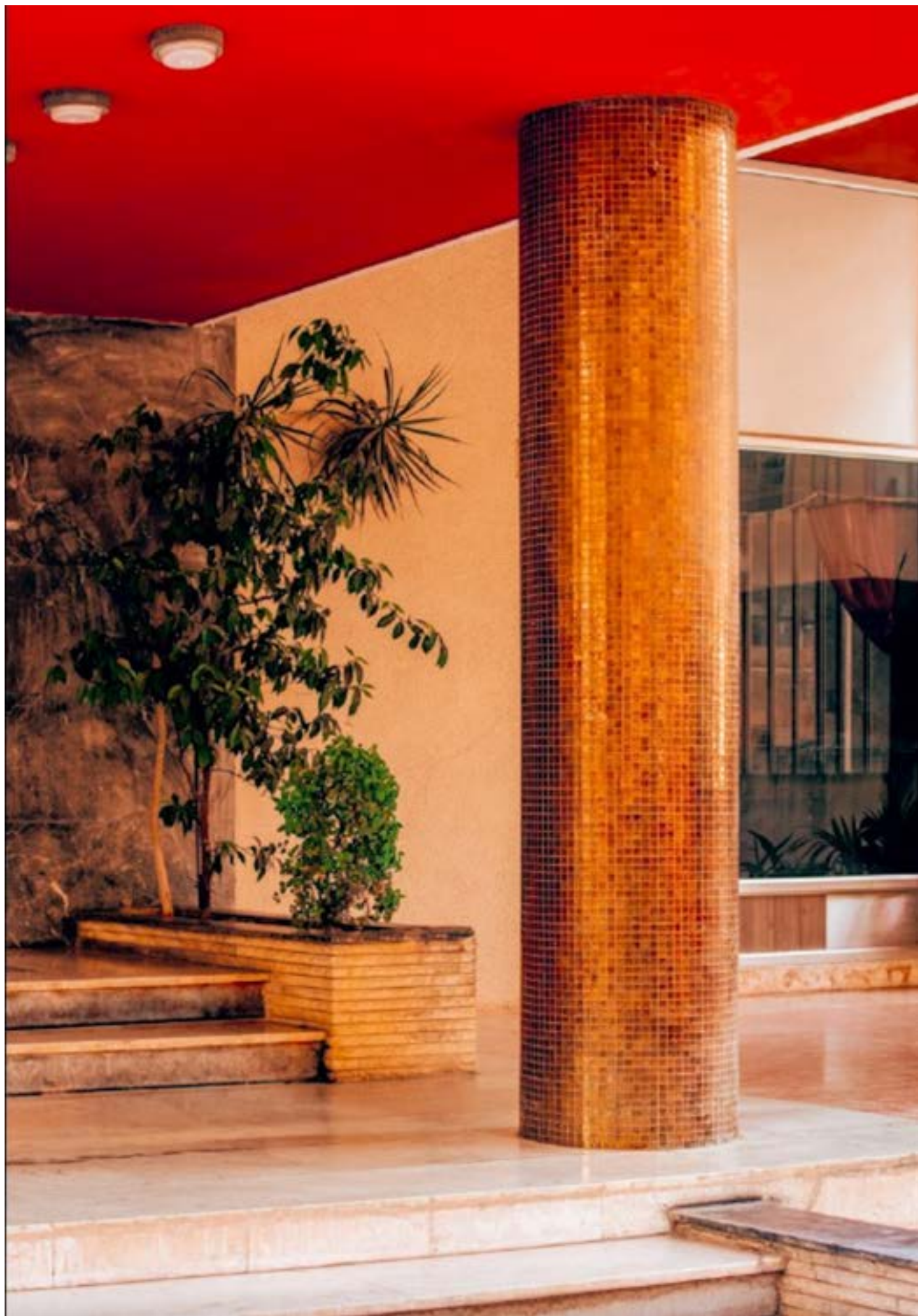
FRANCE - PARIS

MODERNIST BEIRUT, MÉMOIRE DE L'ARCHITECTURE LIBANAISE

Le photographe Matthieu Salvaing et le marchand et galeriste Guillaume Excoffier offrent dans ce beau livre un tour d'horizon instructif sur le patrimoine et la richesse de l'architecture libanaise.

Ce bel ouvrage de 320 pages, publié aux Éditions Norma, ouvre davantage les portes sur le laboratoire de la modernité architecturale au Moyen-Orient. *Modernist Beirut* remet en lumière la force créative libanaise, des années 1950 à aujourd'hui. Matthieu Salvaing et Guillaume Excoffier se prêtent ainsi main-forte. Le premier est photographe voyageur, spécialisé dans l'architecture et le design. Le second est marchand, galeriste et décorateur. Tous deux retracent ici l'histoire de l'architecture moderne du Liban sous un angle social, économique et artistique. Il est aussi et surtout question de réhabilitation et de restauration dans le contexte de la « disparition accélérée des œuvres et des édifices de cette période charnière ». À l'exemple de l'emblématique Foire internationale Rachid Karamah de Tripoli, inscrite depuis janvier 2023 sur la Liste du patrimoine mondial en péril de l'UNESCO. C'est donc à une prise de conscience que nous convie également *Modernist Beirut*, pour un sauvetage d'édifices bâtis « au temps de la tutelle ottomane ou durant la période du mandat français ».







HISTOIRE, ARCHITECTURE ET NATURE

Institutions culturelles, ministères, grandes entreprises, banques, immeubles, écoles, campus, chalets, villas, résidences balnéaires... Les auteurs offrent un large panel à travers 200 photographies et 32 bâtiments sélectionnés. Un très beau florilège de constructions, imaginées par de grands architectes nationaux et internationaux, qui nous emmènent de Beyrouth à Tripoli, en passant par la côte méditerranéenne. Place ici à Oscar Niemeyer, Le Corbusier, Joseph Philippe Karam, Addor & Juilliard, Henri Edde, Khalil Khoury ou encore André Wogenscky. Au fil des pages, les auteurs élèvent la réflexion de ces architectes qui ont sondé les principes du Mouvement moderne au Liban et des modèles brutalistes à travers la place faite au béton. Les conceptions, dont certaines s'inspirent de Ludwig Mies van der Rohe, Frank Lloyd Wright et Richard Neutra, sont un magnifique jeu de volumes et de matérialité, de verticalité et d'horizontalité, de motifs géométriques et d'espaces modulables. Mais elles dévoilent aussi une extraordinaire alliance entre nature et architecture, avec des appels aux couleurs. Ce tour d'horizon radiographique offre dès lors un legs important et une autre facette du développement architectural libanais.

NATHALIE DASSA



MODERNIST BEIRUT
DE GUILLAUME EXCOFFIER
ET MATHIEU SALVAING
ÉDITIONS NORMA, SEPTEMBRE 2023
95 €
EDITIONS-NORMA.COM



ALLEMAGNE - BERLIN

CLEMENS GRITL SONDE LES UTOPIES URBAINES DU XX^E SIÈCLE

Ses rendus numériques examinent depuis six ans le champ de tension des mégastuctures d'après-guerre, issues du courant brutaliste, entre leur beauté sculpturale révolutionnaire et leur perte de l'échelle humaine. À travers sa série *A Future City From The Past*, Clemens Gritl puise dans « la vision mystifiante d'une dystopie urbaine radicalement agressive et sans compromis ». À commencer par le roman dystopique *I.G.H. (High-Rise)* de J. G. Ballard, paru en 1975 et adapté au cinéma par Ben Wheatley en 2015. L'artiste berlinois part donc de ce postulat : La présence et l'atmosphère d'une tour d'habitation massive peuvent-elles influencer sur les relations sociales, au point de pousser à la destruction et à l'anarchie ? Ses images interrogent les conséquences, imaginant l'influence que peut avoir l'architecture monumentale sur la société et les êtres humains.

Si l'aspect photoréaliste s'aligne sur la photographie de genre des années 1960, certaines illustrations s'inspirent en particulier du travail des architectes Owen Luder & Rodney Gordon et du photographe Thomas Struth. « Tous les bâtiments et structures sont homogènes. Les différenciations des styles architecturaux et des époques sont éliminées et remplacées par des structures géométriques, la répétition et la matérialité absolue », explique l'artiste.



Dans ce noir et blanc volontaire, ces « machines vivantes » (en référence à la définition de Le Corbusier : « une maison est une machine à habiter »), sont encerclées par des réseaux autoroutiers interminables, formant une mégapole « super brutaliste ». Ses modèles d'architecture 3D montrent ainsi comment pourrait vieillir une ville préfabriquée dans un monde de béton et d'asphalte sans fin.

NATHALIE DASSA



CLEMENSGRITL.COM



PORTUGAL - LISBONNE

LA POÉSIE RADICALE DE JOÃO CEPEDA

Après avoir offert ses services aux plus grands, l'architecte portugais João Cepeda officie sous son propre nom. Un solfège architectural singulier, où se côtoient radicalité et osmose avec la nature.

« En recherche constante de l'essence. Enclin à éviter la mode ou les tendances de toutes sortes. Recherche la sérénité. Concentré sur le (seul) support central de l'architecture : la matérialité et sa conception de construction pure. » C'est ainsi que l'architecte portugais João Cepeda présente son travail, aspirant à l'essentialité et à la sobriété des matériaux les plus naturels, les plus purs et les plus tactiles.

Il considère le Japon comme une expérience déterminante dans sa vie. Il y a découvert une série de coutumes et traditions locales et une culture exquise. Ce pays lui a transmis la vision évocatrice du banal et la beauté de l'impermanence.

72



© Rendergram

73





74

Après ses études à Lisbonne, João Cepeda quitte sa terre natale pour Lausanne, où il obtient son master en architecture. Il intègre alors le Laboratoire de production architecturale de l'architecte suisse Harry Gugger, ancien associé principal du cabinet d'architectes Herzog & de Meuron. Également chercheur à la Fondation Le Corbusier à Paris en 2012, on lui doit aussi l'ouvrage monographique *Nadir Afonso Arquitecto*, publié en 2013, sur le célèbre peintre-architecte portugais qui a notamment officié avec Le Corbusier et Oscar Niemeyer. La même année, João Cepeda travaille au Japon, au sein du bureau d'architecture de Shinichi Ogawa où il restera jusqu'en 2014. Cinq ans plus tard, il lance son cabinet d'architecture où il développe une grammaire esthétique qui lui est propre. La preuve avec la House in Ribeira dos Moinhos située à Castelo Branco. Véritable ode à la minéralité, la structure est posée le long d'un « modeste ruisseau qui fend un paysage accidenté et sévère ». Une création à l'austérité radicale construite autour de gros blocs de pierre sciés en granit local, qui accueille « un petit lieu de réconciliation avec la nature ».





Autre projet mémorable, la House in Estremoz, encadrée par la végétation sauvage sous un ciel bleu frappé par le soleil torride. Avec des lignes franches et toujours radicales, l'édifice s'appuie sur la ruine d'un ancien mur de pierre. « *Un souvenir du passé, une impression du passage du temps* », explique l'architecte.

Enfin, la House near Serra da Estrela, plantée au beau milieu d'un vaste paysage verdoyant, qui semble sans fin. Un paysage d'où se détache une masse de béton pigmenté, posée sur un plateau rocheux, abritée par les montagnes, tout en encadrant la nature et ses mille et un visages changeants.

LISA AGOSTINI



JOAOCPEDA.COM

MEXIQUE - MEXICO

VERTEBRAL

QUAND L'ARCHITECTURE S'ADAPTE À LA NATURE

Fondé en 2016 par les deux architectes Elias Kalach et Teddy Nanes à Mexico, le cabinet Vertebral officie aussi bien dans l'univers de l'architecture que du paysage.

« Notre agence n'est pas régie par un idéal esthétique ou par une prédisposition géométrique, mais par une recherche qui naît de l'exercice d'observation, afin d'aborder la compréhension d'un site et d'une série de circonstances qui donnent des indications et des lignes directrices à l'architecture. » Valorisant les matériaux primaires, les deux architectes utilisent le béton, l'acier, la pierre et le bois comme ressources principales.



En plus de prendre en compte le contexte de chaque projet, Vertebral revendique son travail végétal : « *Vertebral comprend l'architecture comme l'acte d'intervenir dans un site pour créer de l'espace à travers des murs et des dalles, mais aussi à travers des buissons, des herbes et des arbres.* » Une philosophie qui se matérialise à travers le projet baptisé Costa Alegre, à Jalisco au Mexique. Cette résidence située face à la mer, sur une falaise, est composée de plusieurs volumes : la structure en forme de pont s'adapte au terrain divisé, permettant ainsi au cours d'eau présent sur le terrain de suivre son parcours naturel. Trois volumes cylindriques compacts en pierre complètent l'ensemble. En gagnant en hauteur, ils permettent aux chambres d'avoir de l'intimité et une vue splendide sur l'océan Pacifique. Sur le littoral, des rochers émergent avec fureur de la mer. Ils forment des piscines naturelles entourées d'une structure légère, permettant ainsi de générer une ombre partielle. Un projet singulier qui coexiste avec les montagnes, les paysages et l'océan.

LISA AGOSTINI



EN.VERTEBRAL.MX





82

© Vertebra

83



ÎLES CANARIES

DAVID ALTRATH CAPTURE UNE OASIS DE SAVEURS AUX ÎLES CANARIES

Le travail du photographe allemand privilégie l'interaction entre l'architecture et le paysage. Ce diplômé de design, d'art et des médias de la Merz Academy à Stuttgart crée des récits visuels qui combinent perspective, jeux de lumière et profondeur de l'espace. Sa récente série *Ocean View* sur la terrasse du restaurant Kamezi Deli & Bistró à Lanzarote en est un bel exemple. Ce lieu culinaire fait partie intégrante du Kamezi Senso Concept dans les Kamezi Boutique Villas pour un « hommage aux sens ». David Altrath en offre ici une vision épurée et apaisante à travers sa palette de couleurs chaudes, surannées et rétro.



86



© David Altrath

87



© David Altrath

Ses clichés jouent avec la géométrie, les matières organiques, les contrastes et les rayons du soleil. Mais surtout, ils subliment le contraste entre les structures blanches, dont le design minimaliste s'inspire des grottes volcaniques de l'île, de la végétation aride et des nuances de bleu du ciel et de la mer. De cette fusion et pureté architecturale se dégage une atmosphère empreinte de douceur et de tranquillité. Elle se veut reflet de la cuisine de Kamezi, invitant les clients à déguster des plats raffinés de saison, faits d'ingrédients locaux. Ce temple gastronomique combine ainsi luxe durable et approche soucieuse de la santé, tout en brouillant les frontières entre intérieur et extérieur. *« La série est bien plus qu'une simple vitrine de design », insiste David Altrath. « Elle capture également l'harmonie entre la nature et la création humaine. »*

NATHALIE DASSA



DAVIDALTRATH.COM



ÉTATS-UNIS - LOS ANGELES

GEORGE BYRNE

LES FRAGMENTS DU RÊVE CALIFORNIEN

**Sous son objectif, la ville devient
un environnement surnaturel.**

Depuis son arrivée sur le sol californien en 2010, George Byrne, originaire d'Australie, a constitué un portfolio qui transforme les structures architecturales et les paysages urbains en abstractions picturales. Au cours de ses déambulations, il capture des fragments du décor de la Californie dans un ensemble de lignes géométriques entre béton, ciel et palmiers.



© George Byrne
À gauche : Post Truth, 2018
À droite : Miami Assemblage, 2024

Le tout sublimé par une palette ensoleillée de couleurs pastel où s'invitent des ombres mouvantes et morcelées. Après l'ouvrage *Post Truth*, il sort aujourd'hui *Surréalité*, révélant en 68 images, prises avec un Mamiya et un Pentax, toute la beauté dans la banalité urbaine, entre rêve et réalité. « *J'ai toujours été intéressé par la photographie urbaine, mais c'est à Los Angeles, quand j'ai commencé à photographier en couleurs et à expérimenter la manipulation et l'assemblage, que j'ai senti que j'étais capable de faire quelque chose de très expressif ou d'original avec elle* », explique-t-il. À travers ce livre, il présente plusieurs de ses séries, montrant ainsi les phases et l'évolution progressive de son travail entre images brutes et photocollages abstraits. En février 2024, sa nouvelle série *Synthetica* sera exposée sur sa terre natale, à Sydney. Ici encore, le frère de l'actrice hollywoodienne Rose Byrne devrait poursuivre ses pérégrinations, multipliant les perspectives oniriques et minimalistes.

NATHALIE DASSA



SURRÉALITÉ DE GEORGE BYRNE
ÉDITIONS DU CHÊNE
OCTOBRE 2023
39,90 €
EDITIONSDUCHENE.FR

GEORGEBYRNE.COM
@GEORGE_BYRNE



ACUMEN PRÉSENTE

CALIFORNIA BY VANESSA BOSIO

QUELLE IMAGE MONTRER QUI N'AIT PAS DÉJÀ ÉTÉ VUE ? C'EST COMPLIQUÉ DE CHOISIR CE QUI PEUT ILLUSTRER LA CALIFORNIE. SUR PLACE, L'INSPIRATION EST TOTALEMENT INCONTRÔLABLE. TU CONNAIS TOUT... DE VUE. TOUT EST PHOTOGÉNIQUE. TOUT EST CLICHÉ. HYPER VASTE. L'ESPACE, LE LUXE DES DÉSERTS. LA DENSITÉ DES VILLES. L'ARCHITECTURE. C'EST COMME DANS MES RÊVES. JE REVOIS DES SCÈNES DE FILMS, DE CLIPS. J'ENTENDS DES BO. J'AI LE SENTIMENT NAÏF D'UN ELDORADO.

VUS : LAS VEGAS, GRAND CANYON, GIANT SEQUOIA FOREST, LOS ANGELES,
SAN FRANCISCO, VENICE BEACH, MONUMENT VALLEY, CARMEL, PALM SPRINGS, MALIBU, HOLLYWOOD...
3 293 MILES / 5 300 KM EN 3 SEMAINES.



PLAYLIST CALIFORNIA
BY VANESSA BOSIO















Marina Abramović, *The Current*, 2017
Video - 1h35mins
Courtesy of the Marina Abramović Archives © Marina Abramović

03



ART

ANGLETERRE - LONDRES

MARINA ABRAMOVIĆ

RÉTROSPECTIVE

Née en 1946 à Belgrade dans l'ex-Yougoslavie, Marina Abramović a conduit l'art de la performance de ses débuts expérimentaux dans les années 1970 à son apogée.

Après s'être mise en danger durant plus de cinquante-cinq ans et aujourd'hui toujours active, l'artiste se voit consacrer une rétrospective à la Royal Academy of Arts de Londres. Une véritable consécration marquée par la représentation de quatre de ses performances emblématiques rejouées par des artistes en direct. Retour en quelques dates sur la carrière hors du commun de celle qui cherche à explorer non seulement les limites du corps, mais aussi celles de l'esprit.





En 1973, à Édimbourg, Marina Abramović joue à planter de plus en plus vite un couteau aiguisé entre ses doigts pour dépasser la peur et la douleur des blessures qui la font abondamment saigner. Une performance inaugurale décisive quant à son orientation artistique. Un an plus tard, dans *Rhythm 0* performé six heures durant dans une galerie de Naples, l'artiste s'offre en victime sacrificielle au bon vouloir des visiteurs libres de manipuler son corps-objet au moyen de 72 objets de plaisir ou de douleur exposés sur une table, parmi lesquels un boa de plumes, un rouge à lèvres, des clous, des fleurs, du miel, une boîte d'allumettes, un pistolet (chargé) ou une paire de ciseaux... En 1975, elle incise la peau de son ventre avec une lame de rasoir pour y tracer une étoile à cinq branches. En 1977, *Imponderabilia* sera interrompu par la police : Marina Abramović et son compagnon Ulay, se tenant nus l'un en face de l'autre à l'entrée de la Galleria d'Arte Moderna de Bologne, contraignaient le public à les frôler pour pénétrer dans le musée... En 1977 toujours, dans *Breathing In, Breathing Out*, Abramović et Ulay s'embrassent jusqu'à s'étouffer l'un l'autre tandis que dans *AAA-AAA*, ils crient l'un en face de l'autre durant quinze minutes...

Marina Abramović, *Four Crosses: The Evil (positive)*, 2019
Porcelain, aluminium, iron, oak, with LED neonale. 550 x 357 x 90 cm



**EXPLORER LES LIMITES
DU CORPS ET DE L'ESPRIT**

Dix ans plus tard, Marina Abramović remporte le Lion d'Or de la Biennale de Venise avec *Balkan Baroque*, une installation-performance composée d'un tas d'os sanguinolents sur lequel elle s'escrime à gratter les os un à un tandis qu'une vidéo diffuse des images de guerre... En 2005, c'est à la foire de Bâle que l'artiste réactivera son *Nude with Skeleton* créé en 2002 : étendue nue sous un squelette sur une plateforme suspendue à 3 m du sol, elle pleurera sur la misère du monde durant 3 h 45 jusqu'à former une flaque de larmes...

Citons enfin la performance participative intitulée *The Artist Is Present* qui en 2010 déplaça les foules au MoMA de New York : pendant trois mois, elle y demeura assise sur une chaise sept heures par jour, six jours par semaine – au total pendant sept cent trente-six heures et trente minutes – sans boire ni manger, attendant qu'un spectateur prenne place en face d'elle pour se regarder les yeux dans les yeux afin d'abolir le temps, d'être au présent...



Ulay / Marina Abramović, *Imponderabilia*, 1977
Performance, 90 minutes. Galleria Comunale d'Arte Moderna, Bologna
© Courtesy of the Marina Abramović Archives

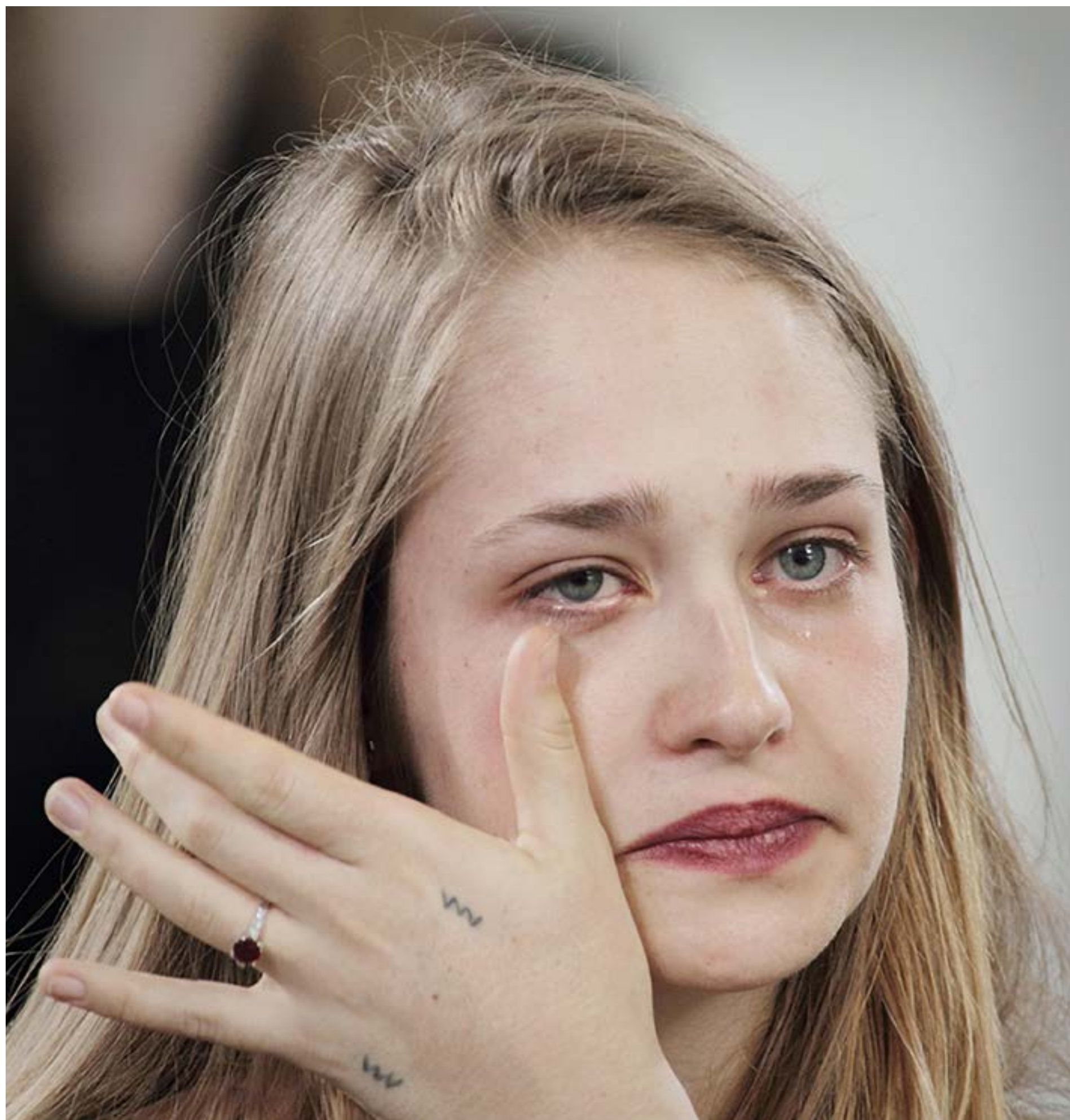
Marina Abramović, *The Artist is Present*, 2010
Performance, 3 months. The Museum of Modern Art, New York
© Courtesy of the Marina Abramović Archives / Photo : Marco Anelli

C'est pour transmettre cet art de la maîtrise de soi et de l'endurance dans la performance qu'en 2016 l'artiste a fondé le Marina Abramović Institute. Au moyen de techniques méditatives et spirituelles issues de ses expériences au sein de différentes communautés –ibétaine, aborigène ou chamane–, elle y enseigne l'art de repousser « les limites du corps et de l'esprit ». Une quête de transcendance très dans l'air du temps...

STÉPHANIE DULOUT



« AFTER LIFE »
ROYAL ACADEMY OF ARTS
BURLINGTON HOUSE, PICCADILLY, LONDRES (ANGLETERRE)
JUSQU'AU 1^{ER} JANVIER 2024
ROYALACADEMY.ORG.UK
MALART





SUISSE - LAUSANNE

IMMERSION

LES ORIGINES : 1949-1969

Plonger dans un bain de billes de polystyrène, de ballons ou de plumes, se perdre dans un labyrinthe de miroirs (signé Christian Megert) ou errer dans un espace élastique (conçu par Gianni Colombo) : c'est ce que nous propose l'exposition du Musée des Beaux-Arts de Lausanne, la première à retracer l'émergence de l'art immersif entre 1949 et 1969, avant qu'il ne devienne, à partir des années 1990, l'une des principales formes d'expression du champ artistique.

Ferdinand Spindel, *Hole in Home*, 1966 (reconstruction, 2023)
© MCBA, Etienne Malapert



122

ART

James Turrell, *Raemar Pink White*, 1969 (reconstruction, 2023)
Collection particulière/Private collection
© MCBA, Etienne Malapert



123

De *l'Environnement spatial avec lumière noire* de Lucio Fontana inauguré en 1949 aux espaces immatériels de James Turrell (*Shallow Space Constructions*, 1968-1969), en passant par la *Caverne de l'anti-matière* de Giuseppe Pinot-Gallizio (1958-59) ou la *Feather Room* de Judy Chicago – un espace lumineux rempli de plumes élaboré, pour le plus grand plaisir des visiteurs, en 1966 –, ce sont 14 environnements qui nous permettent de revenir aux sources de cette forme d'art visant à dépasser la matérialité de l'œuvre. Outrepasant les genres et les mouvements qui s'y rattachent (de la performance au happening, du spatialisme italien au mouvement Light and Space américain, en passant par l'art cinétique ou le groupe Zéro), l'exposition nous permet de revivre les « expériences totalisantes » de ce que Fontana appelait « l'art spatial ». On pourra ainsi avec USCO (acronyme de Company of Us) et leur psychédélique *Fanflashtic* de 1968 mêlant lumières, images et sons, atteindre une « stimulation sensorielle totale » ou, avec Bruce Nauman et son *Sound Breaking Wall* de 1969, succomber à l'angoisse en entendant un mur expirer tandis que des rires et des bruits de battements traversent les autres parois d'un improbable espace...

STÉPHANIE DULOUT



« IMMERSION. LES ORIGINES : 1949-1969 »

MUSÉE CANTONAL DES BEAUX-ARTS DE LAUSANNE – PLATEFORME 10

16, PLACE DE LA GARE, LAUSANNE (SUISSE)

JUSQU'AU 3 MARS 2024

MCBALCH



FRANCE - PARIS / ÉTATS-UNIS - NEW YORK

DELCY MORELOS**CHANTRE DE LA TERRE**

Lors de la dernière Biennale de Venise, Delcy Morelos nous avait entraînés dans son labyrinthe de tourbe odorante déployé entre les piliers et les poutrelles de l'Arsenal pour nous offrir une balade salutaire au cœur du vivant et de l'élément primordial dont elle a fait son moyen d'expression favori. L'artiste colombienne nous revient à New York et à Paris avec trois nouvelles installations immersives à la Dia Art Foundation et à la Galerie Marian Goodman.

« Être en contact avec la terre et y pénétrer, c'est être en contact avec ce qui nous constitue et nous nourrit ; le substrat où la vie se développe tandis qu'elle est habitée par l'âme », explique l'artiste née en 1967 et installée à Bogota. Et d'ajouter : *« Dans les traditions ancestrales andines, l'être humain est une terre vivante, je suis un corps, je suis la terre. Dans l'espace d'exposition, la terre s'exprime, elle est le centre et le miroir de ce que nous sommes. »* C'est aussi à une expérience sensorielle et métaphysique que nous invite l'artiste dont l'un des dédales de terre et de foin rehaussé de cannelle, de clous de girofle, de café et de chocolat s'intitule « Le lieu de l'âme » (*El Lugar del alma*, 2022).



Mêlant à la cosmovision andine ancestrale l'esthétique de l'art minimal, les grandes installations multisensorielles de Delcy Morelos dessinent une sorte de « rituel contemporain » et témoignent de la volonté de l'artiste aux origines indigènes de rendre hommage à la Terre-Mère considérée comme une « entité vivante et fondatrice, berceau des cycles de la vie, de la mort et de la renaissance ».



128

129

© Don Stahl

Delcy Morelos, Cielo terrenal (Earthly Heaven, detail), 2023. Installation view, Dia Chelsea, New York, 2023.
© Delcy Morelos / Photo : Don Stahl

RITUEL CONTEMPORAIN

Ainsi dans *El oscuro de abajo* (« L’obscurité en dessous »), sa nouvelle installation immersive conçue spécialement pour le sous-sol de la galerie Marian Goodman du Marais, où la terre mélangée à de la cannelle et des clous de girofle déployée du sol au plafond dessine une sorte de caverne, un « sanctuaire » au sein duquel nous sommes invités à pénétrer, et éventuellement, méditer, l’invitation olfactive générant un « sentiment méditatif de symbiose avec l’œuvre ». « *Je crée une expérience pour les sens humains avec des images, des odeurs, des silences, des goûts, des textures* », explique Delcy Morelos. « *J’aime la synesthésie et je suis touchée par l’alchimie qui éveille des émotions différentes chez chaque personne. Je parle au corps humain, je l’emmène à travers un seuil sensoriel vers la dimension du sacré, du vide, de la matrice terrestre primordiale.* »

Un hommage à la terre matricielle décliné aussi dans des œuvres picturales sur textile, fibre naturelle et papier, créées au cours des deux dernières décennies, tandis qu’à New York une salle tapissée de boue évoque l’humidité maternelle, « amniotique », de la terre où « la mort fertilise la vie », et qu’un monolithe de terre suspendu invite les visiteurs à le caresser car « toucher la terre c’est être touché par elle ».

STÉPHANIE DULOUT



« DELCY MORELOS - EL OSCURO DE ABAJO »
GALERIE MARIAN GOODMAN
79 ET 66, RUE DU TEMPLE, PARIS 3^E
JUSQU’AU 21 DÉCEMBRE 2023
MARIANGOODMAN.COM

« DELCY MORELOS : EL ABRAZO »
DIA ART FOUNDATION - DIA CHELSEA
537 WEST 22ND STREET, NEW YORK
DU 5 OCTOBRE 2023 À JUILLET 2024
DIAART.ORG





FRANCE - PARIS

CLAUDIO PARMIGGIANI

« CE VIDE FAIT D'INFINI »

« [...] créer des lieux psychologiques... des lieux mentaux. Des lieux qui ont une voix, un cœur qui bat dans l'épaisseur des murs » : tel est le but poursuivi par Claudio Parmiggiani ¹ avec sa série des *Delocazioni*, des œuvres de fumée et de suie. Véritables « sculptures d'ombre », ces tableaux fantomatiques réalisés in situ à partir de flacons, de papillons, de crânes ou de livres noircis au feu avant d'être enlevés pour laisser leur empreinte immaculée sur les murs enfumés évoquent autant les natures mortes diaphanes de Giorgio Morandi (qu'il a pu côtoyer très jeune) que d'antiques (ou futuristes ?) Vanités. Troublants *memento mori*, œuvres-traces, les tableaux de suie de Claudio Parmiggiani nous donnent à méditer sur le thème de la disparition, de l'absence et du vide : « Il n'y a plus de place pour aucun tableau, et la seule expérience possible est celle du vide, une flamme allumée en nous pour illuminer ce vide fait d'infini qui lui seul nous fait vivre », explique ainsi le peintre poète.

« Ce vide fait d'infini », il n'a de cesse de le sonder dans ses œuvres d'ombres et d'empreintes – « Un environnement d'ombres, d'ombres de toiles décollées des murs, d'ombres d'ombres, comme si l'on voyait derrière un voile une autre réalité voilée [...] et ainsi de suite, en se perdant à l'infini, à la recherche d'une image et, à travers cette image, du désir de s'apercevoir soi-même. »

¹ Né en 1943 en Italie, dans la région de l'Émilie-Romagne, Claudio Parmiggiani est rattaché au mouvement de l'Arte povera. C'est dans les années 1970 qu'il a débuté sa série des *Delocazioni*, « négatifs » issus du retrait d'objets enfumés, qui lui a valu le surnom de « génie du non-lieu ».

STÉPHANIE DULOUD



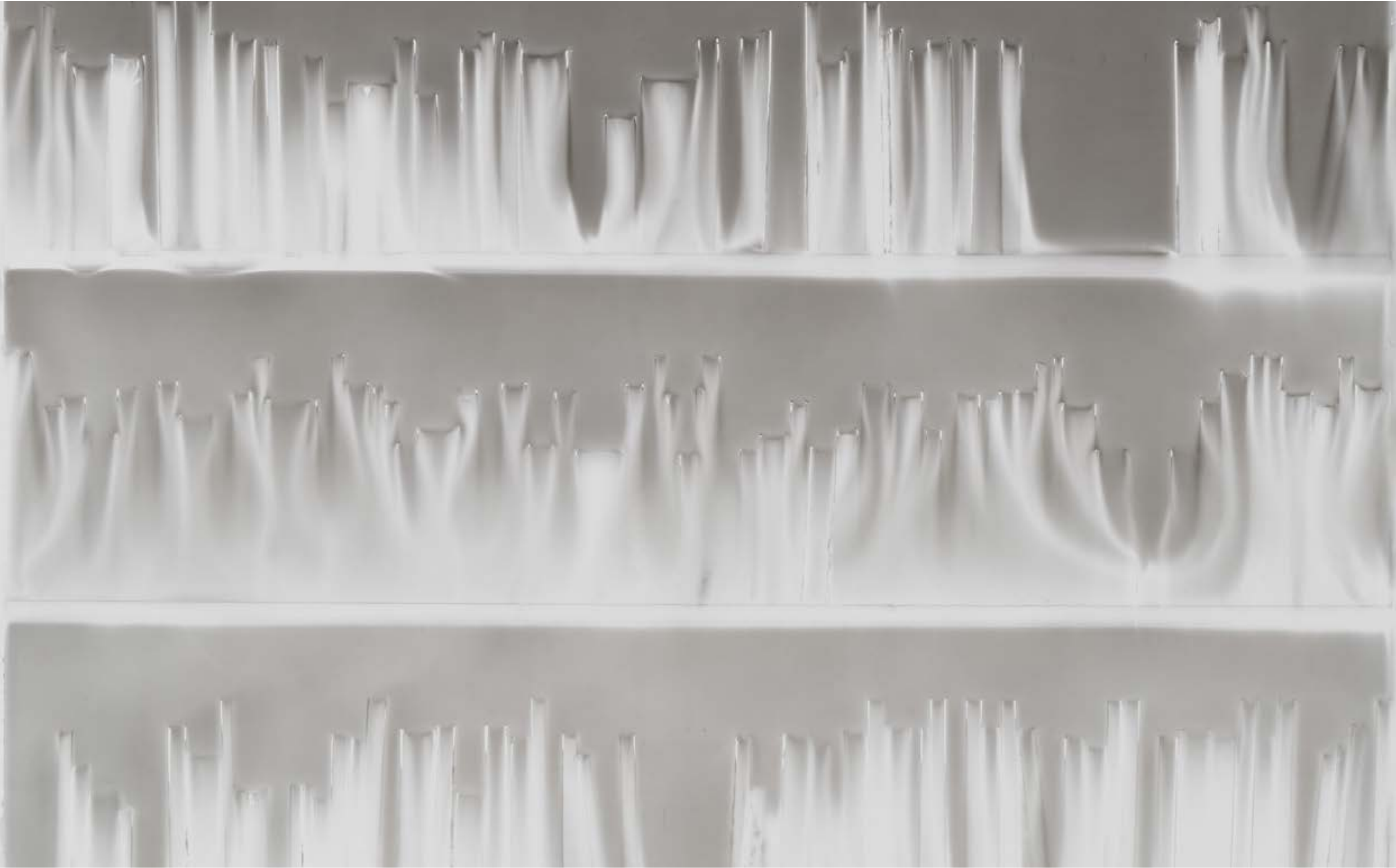
« CLAUDIO PARMIGGIANI »

TORNABUONI ART

16, AVENUE DE MATIGNON, PARIS 8^E

JUSQU'AU 20 JANVIER 2024

TORNABUONIART.COM

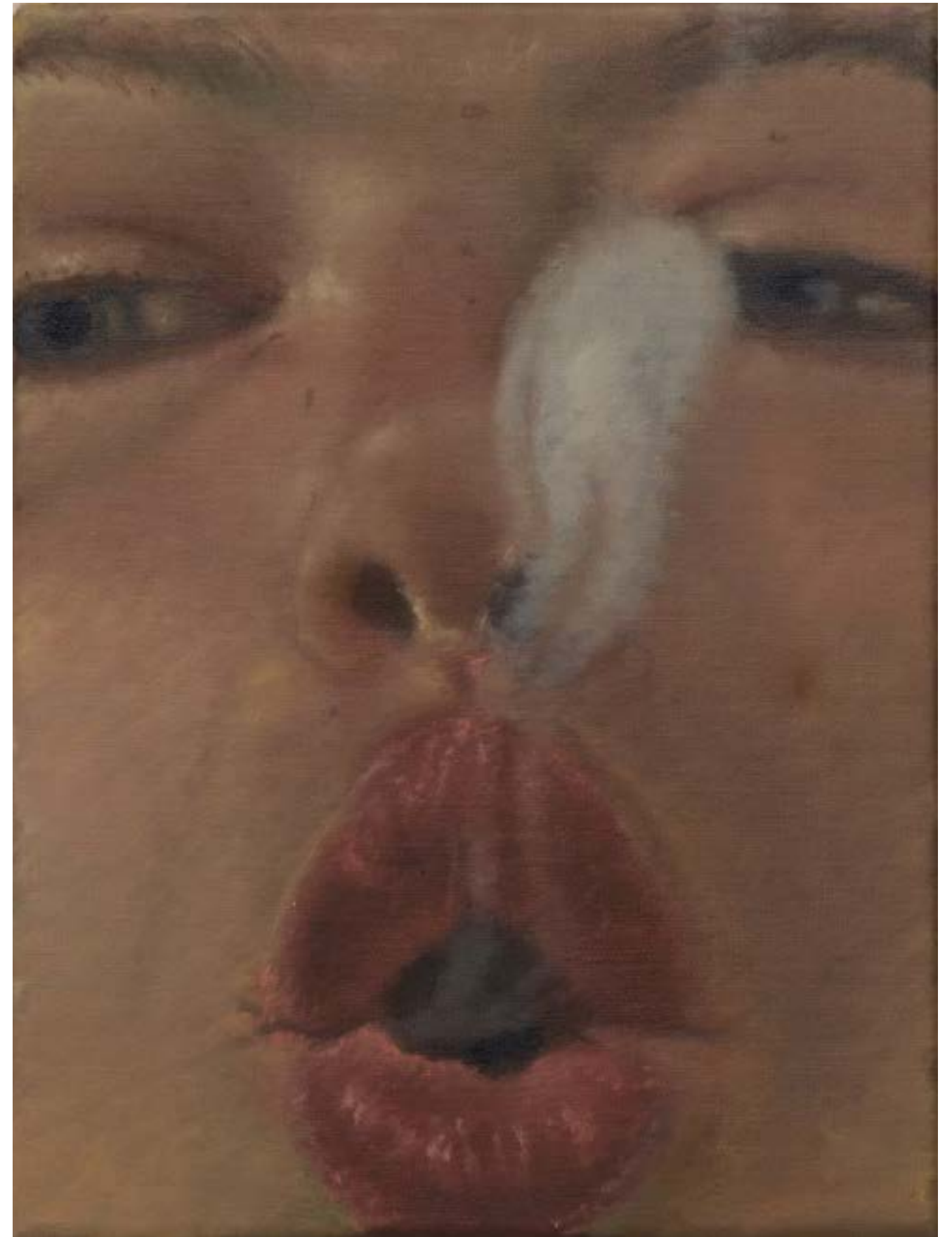


FRANCE - PARIS

ISSY WOOD**LUBIES ET VANITÉS**

Jeune étoile montante de la peinture britannique ¹, Issy Wood se voit consacrer sa première exposition française à Lafayette Anticipations. Déployée en 60 tableaux et autant d'anecdotes personnelles, comme un journal intime visuel, cette plongée dans l'intimité mêlant kitsch et trivialité en dit long sur les stéréotypes de notre société.

Manteau en cuir noir ultra-brillant comme ces sièges de voiture ou ces plombages dentaires peints en gros plan ; boîtes de conserve, porcelaines et plat en argent scintillants ; armure et veste de peau peintes sur velours à l'effet visuel saisissant... La peinture d'Issy Wood frappe autant par sa méticulosité et son aspect presque tactile que par la diversité des motifs qu'elle y associe dans des dispositifs évoquant souvent des écrans divisés. « *Je vois les tableaux sur un double panneau de velours comme des "rendez-vous amoureux"* », écrit-elle sur le cartel d'une huile sur velours de 2021 intitulée *Steed energy (L'Énergie de la monture)*, ajoutant à son propos : « *Ici la féminité associée à la veste en cuir de vache et le machisme associé au plastron du chevalier se brouillent. L'enchevêtrement subtil de l'armure et la violence implicite contenue dans l'acte de porter la peau d'un animal nous font nous questionner sur qui porte quoi.* »



À gauche : Issy Wood, *Trash 6*, 2023
© Courtesy de l'artiste, Carlos Ishikawa, London et Michael Werner, New York / Photo : Damian Griffiths



Au centre : © Issy Wood, *I won't always do the right thing*, 2021
À droite : © Issy Wood, *Speeding losing my touch*, 2022



140

Procédant à d'autres associations contre nature, son tableau de 2023 *House cooling study (Étude sur le refroidissement des maisons)* est décrit comme issu d'un « photo dump », soit « dans le jargon des réseaux sociaux, une sélection d'images postées au même moment », en l'occurrence, un luminaire, des moules à gelée fantaisie et un intérieur de voiture. « *Je passe mon temps à assembler des images pour mes tableaux, et parfois ce que je décide de peindre est simplement ce qui se trouve dans mon orbite à un moment donné.* »

141



SELFIES ET PHOTO DUMPING

De là, ces impressionnantes séries de toiles monumentales représentant la collection de saucières, soupières, assiettes et autres porcelaines héritées de sa grand-mère. On y retrouve le goût très actuel pour l'hyperréalisme (dévolu ici au leurre), mais plus encore quelque chose de morbide et de très obsessionnel. « Lubies personnelles » ou « fétiches contemporains » ? L'artiste londonienne « se loge dans l'intime pour déceler ce qui se cache sous les codes réputés convenus de la société », écrit Guillaume Houzé ² dans la préface du catalogue. Et d'ajouter : « *Derrière des objets en apparence banals, innocents et précieux, Issy Wood dépeint la violence de l'espace domestique et du temps qui passe [en] autant de vanités [...] tour à tour ironiques et grinçantes.* »

À l'instar de ses peintures d'horloges ou de selfies où l'artiste n'hésite pas à malmener son image. Se jouant des stéréotypes virilistes à travers des motifs ultra-sexualisés (veste de cuir, intérieurs de voiture rutilants...), Issy Wood s'en prend ainsi aussi aux clichés féminins.

¹ Née en 1993 et formée à la Royal Academy of Arts de Londres, l'artiste s'adonne aussi à l'écriture et à la composition musicale.

² Président de la fondation Lafayette Anticipations.

STÉPHANIE DULOUT



« ISSY WOOD. STUDY FOR NO »
LAFAYETTE ANTICIPATIONS
9, RUE DU PLÂTRE, PARIS 4^e
JUSQU'AU 7 JANVIER 2024
LAFAYETTEANTICIPATIONS.COM



CANADA - TORONTO

LA MASCULINITÉ VUE PAR LE PEINTRE KRIS KNIGHT

Kris Knight dévoile à travers ses peintures des fragments de vie où le temps s'est arrêté. L'intimité du protagoniste est révélée au grand jour. En un regard, Knight invite ainsi le spectateur à faire partie d'une vie qui ne lui appartient pas.

Diplômé de l'Ontario College of Art and Design en 2003, le peintre canadien s'est rapidement forgé une identité artistique tantôt romantique, tantôt réaliste. Son travail est présenté au sein de lieux culturels prestigieux allant de la Royal Bank of Canada à la galerie parisienne Alain Gutharc.

© Kris Knight, Last Song

146



© Kris Knight, Curvature (He Told Me My Spirit...)

147

L'univers de Kris Knight conjugue calme et douceur. L'inspiration lui vient en regardant des photographies personnelles de son passé, mais aussi de sa vie présente. À travers ses œuvres à l'huile et au pastel, le peintre cherche avant tout à raconter des histoires emplies de mélancolie. Il ne conçoit pas des peintures, mais bien des images.

Et la figure masculine dans tout ça ? Le peintre s'intéresse aux stéréotypes utilisés par la société pour représenter les hommes queer. Dans la vulnérabilité de son travail, l'artiste cherche avant tout à susciter l'ambiguïté.

Knight fera l'objet d'une exposition personnelle en janvier 2024 à la Spinello Projects, à Miami. Un artiste à suivre de très près.

Kris Knight est représenté en France par la Galerie Alain Gutharc.

MARINE MIMOUNI



ALAINGUTHARC.COM
KRISKNIGHT.COM
SPINELLOPROJECTS.COM



Claire Morgan, *Visitors*, 2023
Peaux d'oiseaux, technique mixte / 100 x 100 x 100 cm
© Claire Morgan Studio / Photo : John McKenzie
Courtesy Galerie Karsten Greve Cologne, Paris, St. Moritz

150



FRANCE - PARIS

CLAIRE MORGAN

LA VALSE DES PENDUS

Si la vie ne tient qu'à un fil, c'est la mort que Claire Morgan suspend à ses fils – ceux-là même qui, garnis de peaux d'oiseaux, composent son dernier mobile intitulé *Song*. Un titre primesautier pour une œuvre funèbre aux allures de *memento mori* : une guirlande d'oiseaux morts aussi ravissante que terrifiante. Car s'ils sont évidés, les pendus ont gardé le luisant et la vivacité de leur plumage... « I only dared to touch you once I knew that you were dead » [« Je n'ai osé te toucher que lorsque j'ai su que tu étais mort »] : tel est le titre de la nouvelle exposition de Claire Morgan présentée à la galerie Karsten Greve (à Paris après Cologne) ¹. Il contient toute la poésie et toute la délicatesse des dernières œuvres de l'artiste irlandaise qui n'a de cesse de parler de « notre vulnérabilité » et de « notre propre malaise vis-à-vis de l'impermanence de toute chose dans la vie. »

Auréolée d'oiseaux morts, telle une prophétesse de « l'ère de l'extinction massive dans laquelle nous entrons », la femme nue et déjà exsangue trônant au centre de son installation *The inevitable heat death of the universe* [*L'inévitable mort thermique de l'univers*] apparaît comme une véritable allégorie de la destruction. Dans d'autres œuvres, c'est cette même femme nue, modelée en cire ou dessinée au pastel, qui apparaît affublée d'une peau de renard protectrice et régénératrice : chez Claire Morgan, la frontière entre la mort et la vie est toujours ténue. Une troublante proximité à l'œuvre dans ses derniers dessins mêlant à l'aquarelle et au crayon les fluides corporels récupérés lors du processus de taxidermie...

¹ Titre qui est aussi celui du livre illustré présenté dans l'exposition, ouvrage composé de sept dessins et de deux textes manuscrits formant un dialogue entre une femme vivante et un renard mort.

STÉPHANIE DULOUT



CLAIRE MORGAN
« I ONLY DARED TO TOUCH YOU ONCE I KNEW THAT YOU WERE DEAD »
GALERIE KARSTEN GREVE
5, RUE DEBELLEyme, PARIS 3^E
JUSQU'AU 6 JANVIER 2024
GALERIE-KARSTEN-GREVE.COM

FOCUS

04

PHOTOGRAPHIE



FRANCE - PARIS

PARCOURS PARIS PHOTO

Grand maître des distorsions, André Kertész (1894-1985) disait photographier non pas ce qu'il voyait mais ce qu'il ressentait. C'est un peu dans cette optique que nous avons arpenté les allées de la plus grande foire mondiale dédiée à la photographie¹ à la recherche des pépites que nous vous livrons ici : des photographies donnant à ressentir par-delà l'image...

C'est ainsi que nous avons été subjugués par la très grande sensualité de ce visage voilé photographié en gros plan par Judith Stenneken² montré à la Marshall Gallery (Santa Monica). Jouant à la fois de la proximité par le choix d'un cadrage très serré et de l'éloignement par l'usage du noir et blanc donnant à l'ensemble un aspect marmoréen, la photographe parvient presque à faire sentir le souffle traverser le voile. Moins époustouflant mais tout aussi beau et troublant, la série d'élégants et sensuels portraits du photographe uruguayen Pablo Guidali³ présentée chez VU' (Paris). Des visages et des corps emmêlés, souvent floutés, aux noirs et aux blancs veloutés sublimes par des tirages palladium sur papier coton.

Situant sa recherche dans un champ plus onirique et fantastique, Agnès Geoffray ne laisse d'intriguer, quant à elle, avec sa dernière série *Les Regardeuses* présentée par la galerie Florent Maubert.

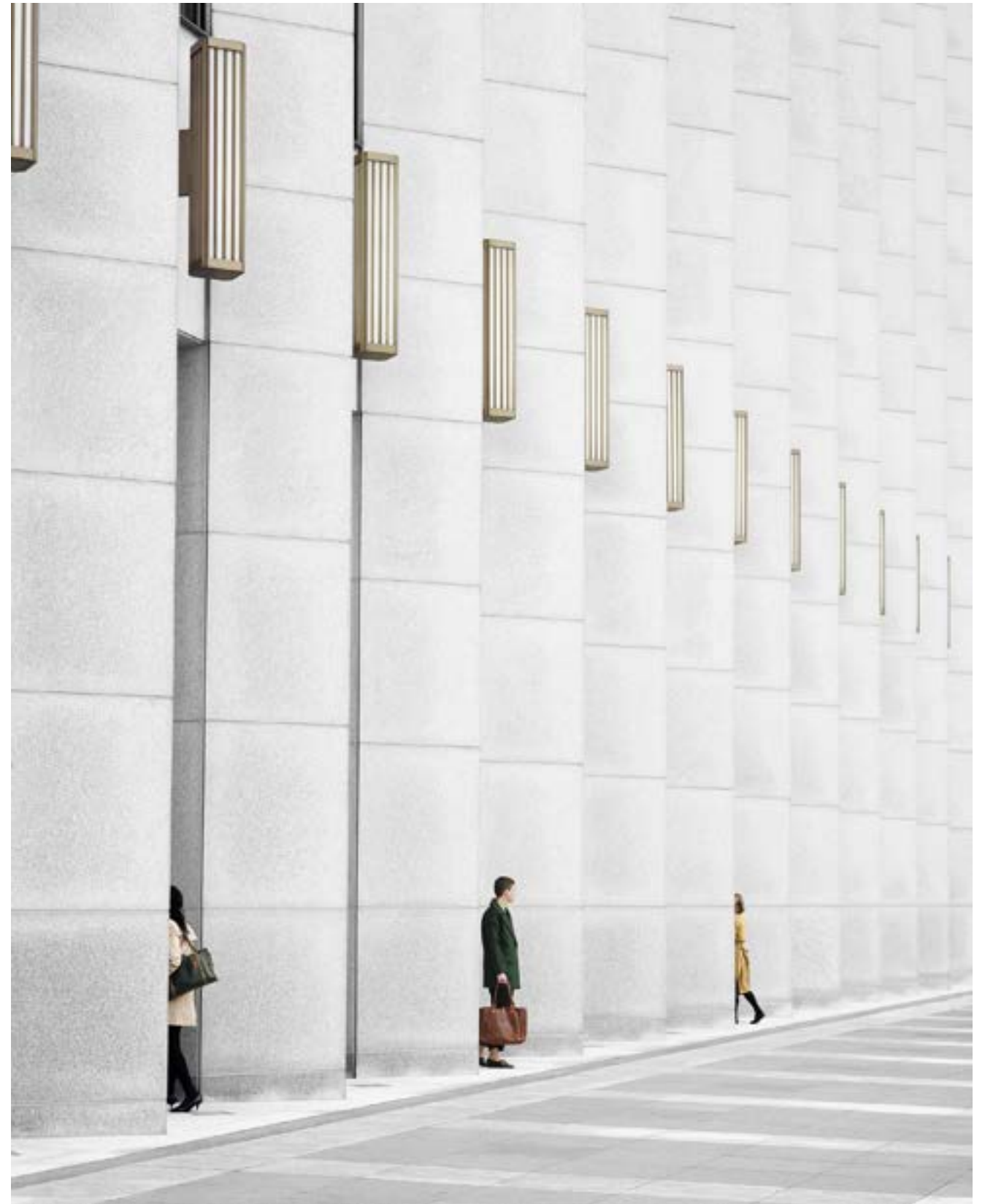
Un jeu de regards parallèlement activé à la Patinoire Royale de Bruxelles qui, en collaboration avec la galerie Miyako Yoshinaga de New York, montrait les portraits agrandis (composés de 81 photos) de Ken Ohara issus de sa série *One* réalisée en 1970 dans les rues de New York : une étrange multiplicité de traits dans l'unicité de la forme des visages...

Toujours en noir et blanc, les portraits tronqués de la jeune photographe napolitaine Sharon Formichella Parisi, représentée par Die Mauer (Prato), nous auront aussi marqués pour leur poétique mise en abyme des regards.



CORPS ET SOLITUDES

Point de regard en revanche dans la série *City Space* de Clarissa Bonet montrée par La Galerie Rouge (Paris) où les individus sont réduits à des silhouettes isolées dans les grands espaces géométriques des villes théâtralisées par les jeux d'ombre et de lumière jusqu'à paraître surréels. C'est un même sentiment de surréalité qui se dégage des images de Constance Nouvel, lauréate du Prix Ruinart, présentée par In Situ (Romainville) : limitée ici à une main ouvrant une porte plongée dans l'obscurité, là, à des ombres, la présence humaine y est énigmatique. Énigmatique aussi, la *Sleeping Beauty* de Vladimir Antaki (présentée à la Galerie Tanit) : une belle endormie allongée sur un escalier au bord de la piscine d'un club select de Beyrouth semblant en lévitation, comme indifférente aux bruits et à la fureur du monde...







Énigmatiques encore, les paysages de David De Beyter de la Galerie Bacqueville (Lille) réexploitant les stigmates de photographies d'archives ayant servi à la construction de la mythologie des ovnis : tache éblouissante, griffures transformées en traits lumineux... Explorant les frontières entre réalité et fiction, ses paysages ufologiques ⁴ irradiants issus de sa série *Les Sceptiques* nous interrogent quant à l'obsolescence programmée de nombre de nos croyances fondées sur la seule puissance illusoire de l'image...

Une irréalité bien éloignée des vrais corps photographiés sans filtre de Claudine Doury (In Camera galerie, Paris), Ren Hang et Marie Tomanova (Stieglitz19, Anvers) ou Yelena Yemchuk (Kominek, Berlin).

¹ Paris Photo s'est tenu au Grand Palais Ephémère à Paris du 8 au 12 novembre dernier (voir *Acumen* #40).
² *Veil*, 2016.
³ Série *El lugar de los jazmines* [La Place des jasmins].
⁴ L'ufologie est l'étude des objets volants non identifiés désignés par « ovni » en français et « UFO » en anglais.

STÉPHANIE DULOUT



- PARISPHOTO.COM
- CLARISSABONNET.COM
- LAGALERIEROUGE.PARIS
- @JU.STEN
- MARSHALLGALLERY.ART
- VLADIMIR-ANTAKI.COM
- GALEKETANIT.COM
- PABLOGUIDALI.COM
- GALERIEVU.COM
- DAVIDDEBEYTER.COM
- GALEIEBACQUEVILLE.COM
- AGNESGEOFFRAY.COM
- GALERIEMAUBERT.COM
- CLAUDINEDOURY.COM
- INCAMERA.FR
- PRVBGALLERY.COM/FR
- SHARONFORMICHELLAPARISLIT
- DIEMAUER.IT
- MARIETOMANOVA.COM
- @RENHANGRENHANG
- STIEGLITZ19.BE
- CONSTANCENOUVEL.FR
- INSITUPARIS.FR
- YELENAYEMCHUK.COM
- KOMINEKOMINEKOMINEK.COM

Marie Tomanova, Stieglitz19
© The photography Gallery

Yelena Yemchuk, Tris & Ania
© Gallery Kominek

164



Yelena Yemchuk © Gallery Kominek

166



PHOTOGRAPHIE



167

FRANCE - PARIS

MARCUS SCHAEFER**LE SURRÉALISTE CONTEMPORAIN**

L'artiste allemand, basé à Paris, coordonne d'une main de maître la photographie, le dessin et la sculpture ; le surréalisme et la couleur noire retrouvent, dans toutes les variations dichotomiques de son travail, leur force vitale.

Son œuvre relève du caractère spectral ; une distorsion du visuel et une révision de la perspective, qui offrent un point de vue fascinant. Marcus Schaefer, passé par l'Académie de Mode et de Design de Munich, s'est vite épris de la photographie lors d'un stage obligatoire. Depuis lors, l'artiste pluridisciplinaire, né à Francfort, aujourd'hui installé à Paris après avoir vécu à Londres, a bâti sa carrière en capturant sa vision du monde dans des images qui confinent à la photographie d'art monochrome. « *Mon travail porte sur la relation complexe entre être humain et vivre en société* », explique-t-il. « *Être humain signifie essentiellement avoir sa propre réalité, alors que vivre en société signifie vivre dans une réalité déterminée, fabriquée par les humains.* »





ENTRE FIGURATION ET ABSTRACTION

L'œuvre de Marcus Schaefer sonde avec une rare singularité la nature spectrale de la couleur noire, qu'il définit comme « l'incarnation de la dichotomie », « multidimensionnelle » et « absorbante », pour révéler les différentes sensibilités. Ses images expriment ainsi toute la complexité des émotions, traduisant ses multiples « voies d'évasion personnelles ». Elles sont envoûtantes et émotionnellement captivantes. À l'évidence, l'esthétique des surréalistes hante son portfolio, Man Ray et Miró en tête. Marcus Schaefer combine à merveille photos de mode, portraits intimes, objets design, images conceptuelles, natures mortes et paysages, leur conférant une véritable touche contemporaine. Ses mises en scène et ambiances visuelles créent un espace-temps, jouant la réalité selon sa propre interprétation du monde et la mise en lumière de l'expression de soi.



NOIR ET BLANC VS COULEUR

L'artiste entraîne ainsi le regardeur dans un voyage intemporel à la lisière entre le réel et le surnaturel. Dans ses clichés, il y a quelque chose de séduisant et d'accaparant, mais aussi de troublant et de fuyant. Une sensation appuyée par cette place qu'il accorde à l'imperfection et à l'accident afin d'obtenir un rendu distinctif. Si les variations du noir restent au cœur du processus, son approche de la couleur vient tout autant scander, par ses nuances, les thèmes de l'identité, de l'intimité, de la vulnérabilité et de la sensibilité. Marcus Schaefer maîtrise magnifiquement ce jeu d'ombres et de lumières, de géométrie et de contrastes, d'accessoires et de miroirs, jusqu'à embrasser les formes de la peinture et de la sculpture. Ses dessins se veulent d'ailleurs une expression directe de ses émotions, guidant ses récits visuels en photographie, à l'instar de ses sculptures qui prennent vie dans le monde réel et tridimensionnel.

NATHALIE DASSA



MARCUSSCHAEFER.COM
 @MARCUSCHAEFER_OFFICIAL





ESPAGNE - MADRID

YZA VOKU

L'ART DE L'ENTRE-IMAGES

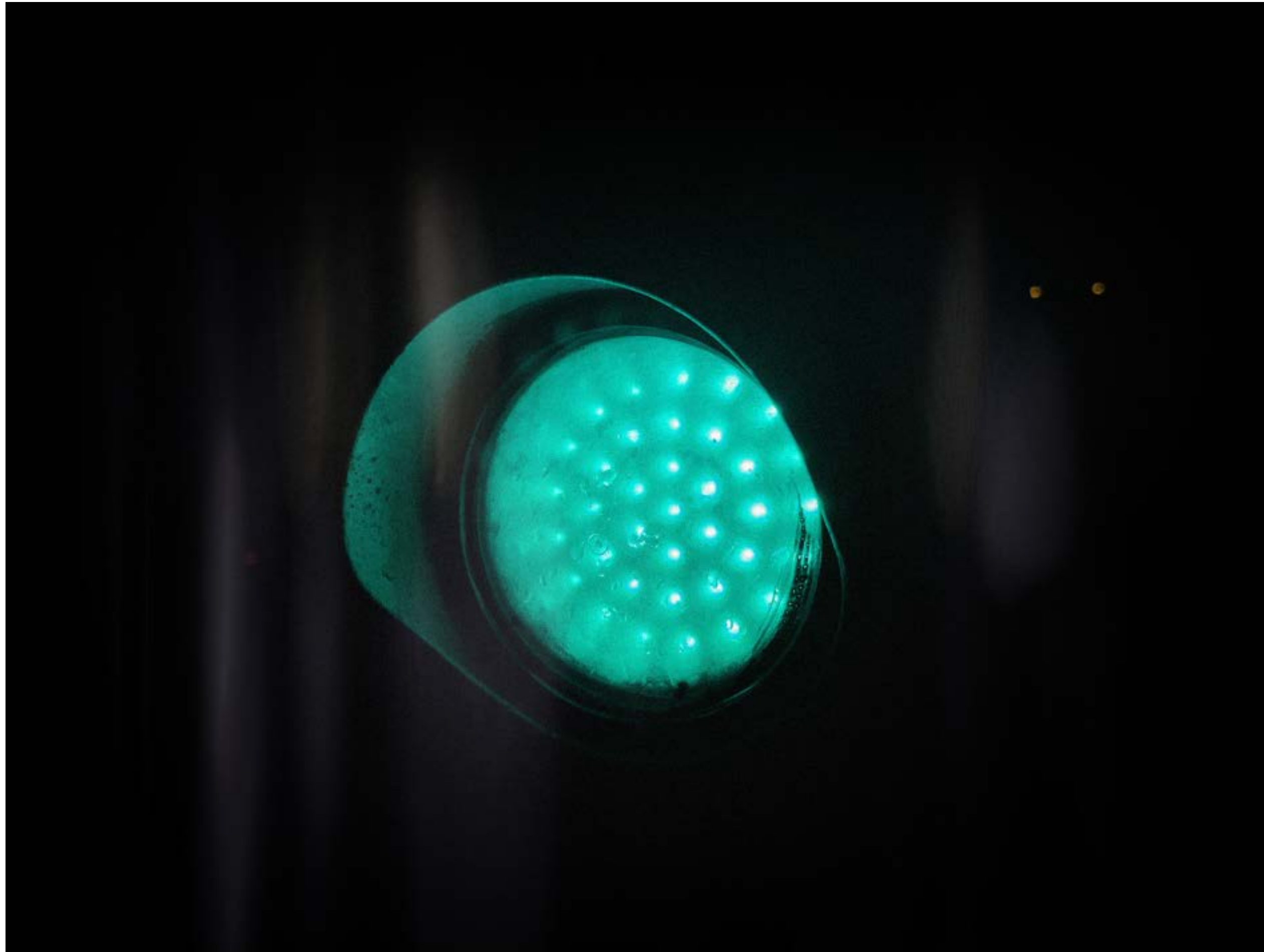
Le photographe et directeur artistique espagnol sonde les transitions de l'image, requestionnant les frontières conventionnelles pour de nouvelles perspectives.

C'est sous le pseudonyme YZA Voku que ce natif de Séville, installé à Madrid, développe ses projets entre photographie, art numérique, design et vidéo. Pour lui, tout devient un parfait terrain de jeu visuel pour la création, la recherche, l'expérimentation et l'intersection de ces disciplines. Cet ancien étudiant en cinéma, initié au métier de directeur de la photo, explore dans son travail le thème de l'identité entre perte, changement, et réflexion sur leurs répercussions. Son portfolio capte ainsi les transitions de l'image à travers ses portraits, ses ambiances et ses mises en scène évanescents qui tendent vers le récit filmique.

Quand on lui demande ce qui le motive dans son travail, YZA Voku répond tout de go : « *Je suis obsédé par le mouvement, ce qui semble bouger, ce qui est éphémère, ce qui est en constante évolution. J'aime réfléchir sur ce qui se passe avant et après une image, et cela s'applique aussi bien à la photographie qu'à l'art numérique. La différence est peut-être qu'en photographie, j'essaie de capturer l'expérience ou la sensation du moment et qu'en art numérique, je me laisse surprendre, explorer de nouvelles choses et essayer de sortir de ma zone de confort* ».

© Yza Voku

176



© Yza Voku

178





HISTOIRES DE VARIATION

Son approche suggestive sonde les phases et les tensions entre mouvement et fixité de l'image, étudiant dans un jeu d'équilibre cette association de la photographie, du cinéma et du digital. Ici, le flou et la netteté marquent la vitesse de déplacement pour mieux exprimer ses ressentis et sa perception du monde. Tout ce qui se libère laisse ainsi libre cours à l'imagination. *« J'aime ce processus d'adaptation et de transition. Une sorte de chaos apparent, de perplexité et de recherche d'ordre. Surtout dans mes projets personnels où je joue sur l'abstrait, l'illogique et les pièces qui ne rentrent jamais. »*

Aujourd'hui, YZA Voku pousse son analyse plus loin, expérimentant l'intelligence artificielle (IA) afin d'examiner de nouvelles formes d'expression visuelle et corporelle. Son travail met en exergue cette synergie entre le traditionnel et la technologie. En utilisant des outils comme Midjourney, DALL·E 3, Adobe Firefly (text to image) et PikaLabs et RunwayML Gen2 (image to video), il explore de nouvelles dimensions de l'esthétique et de la narration pour transcender ses approches. *« [...] La véritable identité est derrière les masques »,* narret-il dans sa vidéo sur YouTube. *« [...] Nous sommes les protagonistes de nos propres récits, même si nous ne comprenons pas le sens de nos expériences. »*

NATHALIE DASSA



YZAVOKU.COM
 YOUTUBE.COM/@YZAVOKU

ANGLETERRE - LONDRES

DAIDO MORIYAMA

OU LA PHOTOGRAPHIE COMME LANGAGE DÉMOCRATIQUE

La Photographers' Gallery présente pour la première fois au Royaume-Uni une rétrospective du travail de ce maître de la photographie japonaise, retraçant soixante ans de créations emblématiques.

« Oubliez tout ce que vous avez appris sur le sujet de la photographie et photographiez le moment. Prenez des photos – de tout et de rien, tout ce qui attire votre attention. Ne vous arrêtez pas pour réfléchir », affirme toujours aujourd'hui Daidō Moriyama, âgé de 85 ans. Né à Ikeda près d'Osaka avant de s'installer à Tokyo, ce chef de file de la photographie d'avant-garde japonaise a bâti son parcours en réexaminant la nature du médium photographique. « Qu'est-ce que la photographie ? » : telle est la question récurrente qui ponctue ses soixante ans de carrière. Son esthétique anticonformiste, baptisée « are, bure, boke » (brut, flou, granuleux), rejette ainsi « le dogmatisme de l'art et la vénération des tirages vintage » pour rendre son approche accessible et reproductible de manière radicale. Aujourd'hui, la Photographers' Gallery à Londres présente pour la première fois une rétrospective de son œuvre vaste, protéiforme et prolifique à travers plus de 200 photographies qui s'étendent de 1964 à nos jours.





186



Daidō Moriyama © Photo Foundation

187



VITESSE ET MOUVEMENT

Sur tout l'espace, l'exposition traverse ainsi les moments saillants de la carrière de celui qui a défini le style de toute une génération. « *Il a capturé le choc de la tradition japonaise avec une occidentalisation accélérée dans le Japon d'après-guerre* », expliquent les organisateurs. Daidō Moriyama n'a eu de cesse de réinterpréter ses images, expérimentant les agrandissements, les recadrages et les impressions. Il s'est également très tôt intéressé au travail de William Klein et d'Andy Warhol. Ses pérégrinations photographiques sondent les rues de Tokyo, d'Osaka et d'Hokkaidō, mais aussi de New York, de Paris, de São Paulo et de Cologne. Ses séries examinent ainsi les identités culturelles, l'intimité, la déconnexion et l'isolement social, la jeunesse mouvementée, l'objectivation et l'abstraction du modèle sexualisé, le renouvellement dans la réinterprétation des villes. Des errances urbaines prises sur le vif – souvent même sans regarder ce qu'il photographie – dans un grain prononcé, un contraste accentué, une lumière vacillante et un flou excessif qui dénote la vitesse d'exécution de son geste.

PERSPECTIVE PERSONNELLE

À travers ce regard singulier, Daidō Moriyama a très vite nourri les magazines japonais, publiant par la suite une centaine de livres et des monographies dédiées à des lieux (Shinjuku, Hokkaidō). La galerie londonienne met ainsi en lumière la volonté de cette légende japonaise d'explorer « la photographie comme langage démocratique », présentant son œuvre en deux phases. La première s'ouvre sur ses travaux éditoriaux, sa remise en question du photojournalisme, ses expériences dans le magazine *Provoke* et la conception expérimentale de certains de ses ouvrages (*Farewell Photography*). La seconde démarre dans les années 1980, au moment où il surmonte « une crise créative et personnelle », avant d'enchaîner sur les décennies suivantes où il explore plus avant « l'essence de la photographie et de lui-même dans un lyrisme visuel entre réalité, mémoire et histoire ». Cette rétrospective organisée par la Photographers' Gallery constitue dès lors l'une des expositions les plus complètes jamais organisées sur le travail du photographe japonais.

NATHALIE DASSA



« DAIDŌ MORIYAMA: A RETROSPECTIVE »
 THE PHOTOGRAPHERS' GALLERY
 16-18 RAMILLIES STREET, LONDRES (ANGLETERRE)
 JUSQU'AU 11 FÉVRIER 2024
 THEPHOTOGRAPHERSGALLERY.ORG.UK
 MORIYAMADAIDO.COM





FRANCE - PARIS

GREGORY CREWDSON

EVENINGSIDE

Troquant la couleur pour le noir et blanc, Gregory Crewdson nous plonge dans l'Amérique profonde et désabusée avec une nouvelle série plus crépusculaire que jamais. Intitulé *Eveningside*, ce dernier volet d'une trilogie développée depuis 2012 est présenté à la Galerie Templon à Paris après l'avoir été aux Rencontres de la photographie d'Arles cet été.

Issus d'une superproduction digne d'un tournage de cinéma (tant sur le plan des préparatifs¹ que sur celui des équipements et des éclairages sophistiqués requérant une équipe de 40 personnes), les clichés de Gregory Crewdson dessinent la trame de scénarios « dont on ne connaît ni le début, ni l'issue ». Des arrêts sur image, en somme. Une impression de temps suspendu plus prégnante encore dans sa dernière série du fait de l'usage du noir et blanc accentuant l'aspect figé des personnages mis en scène et l'inquiétante étrangeté des rues désertées. Paysages suburbains transformés en décors factices, personnages immobiles comme pétrifiés, figés dans leurs activités quotidiennes, jeux ambigus de transparence et de reflets (à travers des miroirs ou des devantures de magasins), mise en valeur des véhicules ou lieux transitionnels (croisements de routes, taxis, porches, supérettes...), effets de pluie ou de brouillard... Gregory Crewdson pousse ici encore plus loin la frontière entre réalité et fiction. À travers sa palette en noir et blanc sont convoqués le cinéma classique et les films noirs du milieu du XX^e siècle. De quoi éveiller la curiosité du spectateur appelé à « faire sa propre interprétation », à « inventer sa propre version de l'histoire » pour chacune de ces images fabriquées ?

¹ Les mises en scène de Gregory Crewdson nécessitent que les rues soient entièrement vidées et fermées durant plusieurs jours.

STÉPHANIE DULOUT

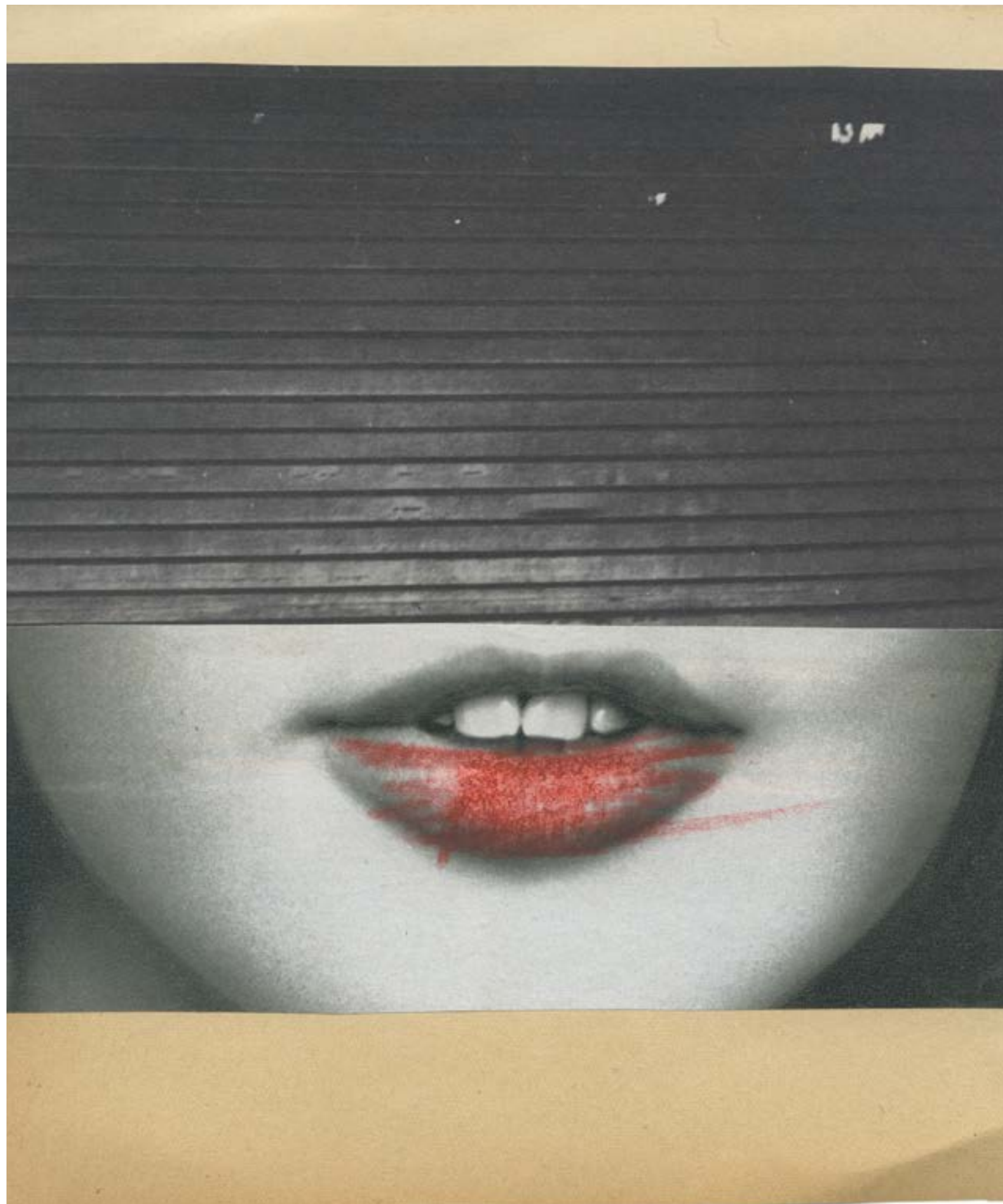


« GREGORY CREWDSON. EVENINGSIDE »
 GALERIE TEMPLON
 28, RUE DU GRENIER-SAINT-LAZARE, PARIS 3^e
 JUSQU'AU 23 DÉCEMBRE 2023

TEMPLON.COM

À gauche : © Gregory Crewdson, *The Corner Market*
À droite : © Gregory Crewdson, *The Lounge*





FRANCE - PARIS

KATRIEN DE BLAUWER

LE MYSTÈRE DES CORPS TRONQUÉS

« Photographe sans appareil », Katrien de Blauwer utilise des magazines anciens datés des années 1960 pour composer d'énigmatiques et sensuels photomontages.

Jouant de la fragmentation et de l'oblitération des images récoltées qu'elle n'hésite pas à tronquer et à balafre au crayon de couleur, elle façonne des bribes de récits où l'œil aime s'engouffrer, tandis que l'imagination fait son œuvre... Là, un dos nu biffé de jaune adossé à un rectangle noir ; ici, une bouche affleurant un ciel nuageux ; là, une autre maculée de rouge surmontée d'un rideau de fer ; là encore, un corps tronqué enseveli sous un paysage montagneux... : tout dans ces micro-récits procède de l'ellipse.

« Tels des champs-contrechamps réunis sur le même plan, le spectateur prend le relais de la narratrice pour dérouler le scénario »¹ imaginaire de ces photomontages très cinématographiques. Quant aux traits de couleur dont elle rehausse ses images, l'artiste nous donne quelques pistes : « *Le rouge, c'est la peur – le jaune, c'est la haine – le bleu, c'est l'amour.* » Quelques indices lancés comme les dés dans les jeux de hasard, car selon la formule de Paul Auster mise en exergue dans l'exposition : « *Nous sommes continuellement façonnés par les forces de la coïncidence.* »

¹ Charlotte Boudon, co-directrice artistique de la galerie Les Filles du calvaire

STÉPHANIE DULOUT



« KATRIEN DE BLAUWER.
WHY I FEAR RED, LOVE BLUE (AND) HATE YELLOW »
GALERIE LES FILLES DU CALVAIRE
17, RUE DES FILLES-DU-CALVAIRE, PARIS 3^E
JUSQU'AU 20 DÉCEMBRE 2023
FILLESDUCALVAIRE.COM

KATRIENDEBLAUWER.COM
@KATRIENDEBLAUWER



FRANCE - PARIS

LORE STESEL

ENTRE PEINTURE ET PHOTOGRAPHIE

Mêlant les outils photographiques au geste pictural, l'œuvre de l'artiste belge séduit et déconcerte. Une belle découverte de la galerie Les Filles du calvaire qui lui consacre une première exposition personnelle en France avec une magnifique série de photographies sur toile issue d'une rencontre avec des danseurs.

De la peinture apprise à la Luca School de Bruxelles, Lore Stessel a, en effet, gardé le support – la toile – et le geste – celui par lequel elle applique (sur le tissu) l'émulsion gélatino-argentique permettant la révélation des images. Pour le reste (l'enregistrement des images sur pellicule, leur développement et leur tirage), il s'agit bien de photographie – une pratique dont elle a fait l'apprentissage à l'École nationale supérieure de la photographie d'Arles. Le mélange des procédés est d'autant plus riche et éloquent qu'il s'applique à une chorégraphie : comme si la fluidité du geste appliquant au pinceau l'émulsion révélatrice voulait s'accorder à celle des corps en mouvement, afin d'en rendre avec la plus grande justesse l'éphémère beauté.



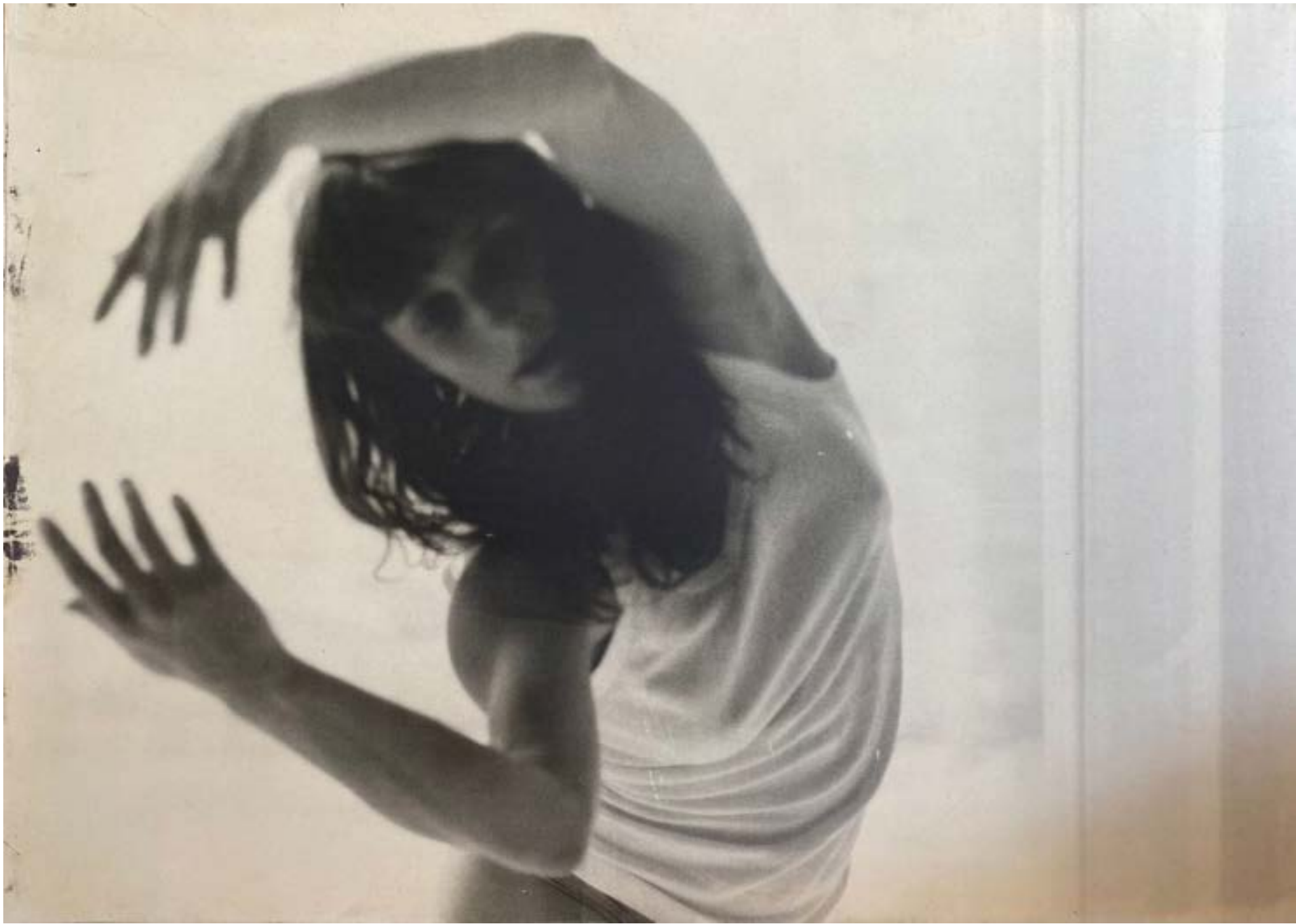
Lore Stessel, *Slow Fusion #06*, 2020
Émulsion gélatino-argentique sur toile à partir de négatif gélatino-argentique, 145 x 180 cm

200



Lore Stessel, *Slow Fusion #06*, 2020
Émulsion gélatino-argentique sur toile à partir de négatif gélatino-argentique, 145 x 180 cm

201



C'est à la fois une grande puissance et une grande délicatesse, mais aussi une grande sincérité qui émanent de ces clichés où les figures, concentrées sur leurs mouvements, ne prennent pas la pose... Tout en tension, ces corps sont criants de vérité. Une vérité à la fois très ancrée dans le temps – les danseurs, vêtus de shorts et de T-shirts sont bien de notre époque – et intemporelle – de par l'usage du noir et blanc.

La beauté ici rime avec émotion, celle contenue dans chaque geste, chaque mouvement de mains, de bras, de jambes ou de pieds, chaque torsion ou chaque collision. *Poetry of the gang (Poésie du gang)* est le titre de plusieurs clichés de la série qui montrent des corps mêlés évoquant l'amour, la lutte ou l'espoir... : « une multiplicité subtile de sentiments », pour reprendre les termes de l'artiste qui disait déjà, lors du festival Planches Contact de Deauville de 2012, où elle avait été repérée comme « Jeune talent » : « *Les photographies se métamorphosent. Elles se situent entre rêve et réel, lumière et ombre, mouvement et fixité.* »

STÉPHANIE DULOUT



LORESTESSEL.COM
@LORESTESSEL

« LORE STESSEL. VAGUE »
GALERIE LES FILLES DU CALVAIRE
17, RUE DES FILLES-DU-CALVAIRE, PARIS 3^E
JUSQU'AU 20 DÉCEMBRE 2023
FILLESDU CALVAIRE.COM

Lore Stessel, CC#01, 2023
Émulsion gélatino-argentique sur toile à partir de négatif gélatino-argentique, 100 x 140 cm



AMOUR DÉFENDU

BY LIN ZHIPENG, ALIAS 223

Amour défendu (Forbidden Love) est la deuxième collaboration entre le photographe de talent Lin Zhipeng, alias 223, basé à Pékin et la commissaire d'exposition et productrice Anna Mistal, basée à New York.

Paris, Ville Lumière, ville de l'amour... a été le point de départ du projet initié par Anna Mistal. Entre clichés et phantasmes, elle voulait voir à quoi ressemblerait Paris, ville importante à ses yeux, à travers l'objectif de l'artiste photographe 223, qui a été immédiatement captivé par l'idée. Telle une déambulation, un parcours sensoriel et quasi cinématographique où l'on découvre des scènes de vie, sans jugements, sans contraintes, sans autorités, sans barrières ; des images de liberté, pleines de poésie et d'humanité.

Des modèles nus s'agitent et se dévoilent dans un paysage urbain ; on pourrait presque entendre des chuchotements tant la vie y est présente, voire un cri, qui nous dirait : « Sois qui tu veux, sois libre ! » Nous regardons image après image et la question du genre et de l'identité disparaît peu à peu, pour laisser place à des moments de grâce entre des êtres purs, amoureux de la vie et de l'amour...

L'ENSEMBLE DES PHOTOGRAPHIES DE LA SÉRIE AMOUR DÉFENDU
ET LE TRAILER DU MAKING-OF SONT À RETROUVER ICI : ANNA-MISTAL.COM









COUP D'ŒIL

Dans chaque numéro, la rédaction d'*Acumen* met en lumière une photographie vue sur Instagram. Une œuvre qui nous touche particulièrement et nous questionne. Nous vous proposons ici de découvrir un cliché de l'artiste Sari Soinen.

@SARI_SOININEN
SARISOININEN.COM

COUP D'ŒIL

Wong Kar-Wai, Chungking Express © The Jokers Films

05

CINÉMA



216

FRANCE - PARIS

REVOIR WONG KAR-WAI

Avant *The Grandmaster*, 2046 et *In The Mood for Love*, Wong Kar-wai était déjà un immense cinéaste au style bien affûté. Quatre de ses films sont à redécouvrir dès le 20 décembre en salles.

Les histoires des films de Wong Kar-wai semblent parfois se ressembler : un peu de violence et quelques revolvers, héritage traditionnel du cinéma hongkongais, et surtout beaucoup d'amour, de passion, de regrets. De la tristesse, donc, mais toujours sauvée par l'humour. On l'oublie parfois : les films de Wong Kar-wai font aussi sourire, comme dans *Chungking Express* (1994), lorsque le personnage de Takeshi Kaneshiro, désœuvré après s'être fait quitter par sa petite amie, se met à appeler coup sur coup l'ensemble de ses anciennes conquêtes dans l'espoir vain de trouver quelqu'un avec qui partager sa nuit.





218

Mais ce dont on se souvient surtout des films de Wong Kar-wai, c'est ce style unique. Chaque film a sa signature : il y a bien sûr les ralentis de *In The Mood for Love* (2000), mais il faut aussi redécouvrir les séquences presque image par image de *Chungking Express*, les plans en grand angle des *Anges déchus* (1995) ou les passages en noir et blanc de *Happy Together* (1997). Et puis, que serait un film de Wong Kar-wai sans sa bande originale ? Le cinéaste aime la musique américaine et les vieux juke-box Wurlitzer, qu'il filme souvent. On entend du tango argentin dans *Happy Together* ou le standard reggae *Things in Life* de Dennis Brown, sans oublier le tube *California Dreamin'* que le personnage de Faye Wong écoute en boucle dans *Chungking Express*. Faye y joue une jeune femme aux cheveux courts, touchante et excentrique, un peu cinglée, qui a servi d'inspiration principale à Jean-Pierre Jeunet pour le personnage d'Amélie Poulain – et on se plaît aujourd'hui à comparer les ressemblances. Ce style caractéristique tient aussi à ce sens aigu du costume et de l'allure, qui donne aux héros de Wong Kar-wai une classe absolue. Et en particulier à son acteur fétiche Tony Leung, élégant en toutes circonstances, qu'il soit flic en uniforme ou videur de boîte de nuit à Buenos Aires.

Ces éléments pris à part semblent aisément reproductibles, et au tournant des années 2000, beaucoup de cinéastes ont tenté d'imiter le style de Wong Kar-wai – sans compter la publicité qui s'en est fortement inspirée. Il serait facile de réduire le cinéaste à son esthétique. Mais le style ne serait rien s'il n'était conjugué à un talent incroyable de mise en scène, paradoxalement jamais tape-à-l'œil, qui élève le cinéma au rang de poésie. Difficile de ne pas être ému lorsque ce couple de jeunes gens traverse de nuit, en moto et à vive allure, le tunnel de Cross-Harbour à Hong Kong, tandis que résonne la musique polyphonique du *Only You* des Flying Pickets, à la fin des *Anges déchus*. Le réalisateur est passé maître dans l'art si puissant de la mélancolie, et lorsque celle-ci nous submerge, on aimerait tous être tristes comme dans un film de Wong Kar-wai.

PIERRE CHARPILLOZ



CHUNGKING EXPRESS, LES ANGES DÉCHUS,
HAPPY TOGETHER ET THE HAND DE WONG KAR-WAI
EN SALLES À PARTIR DU 20 DÉCEMBRE

219





FRANCE - PARIS

LE CINÉMA EN COULEURS

À travers des notules détaillées mais synthétiques, le beau livre *Les Couleurs du cinéma* de Charles Bramesco (éditions Pyramyd) donne envie de voir et de revoir des dizaines de films, en les offrant à l'analyse comme autant de peintures et d'aplats de couleurs.

Les amateurs du cinéma photographique de Wes Anderson, Stanley Kubrick ou Agnès Varda évoquent souvent le travail de composition des plans. Mais il est un élément de la fabrication d'une image cinématographique rarement analysé bien qu'essentiel : la palette colorimétrique d'un plan, et d'un film en général. C'est pourtant fascinant, comme nous le prouve Charles Bramesco dans son ouvrage *Les Couleurs du cinéma* : à chaque film ses couleurs dominantes, qui racontent beaucoup des intentions de mise en scène du réalisateur. Dans ce livre de 208 pages richement illustré et très agréable à parcourir, l'auteur analyse 50 films, de *Chantons sous la pluie* au *Voyage de Chihiro*, de *Jeanne Dielman* à *Black Panther*.

On apprend ainsi comment George Miller a construit son film *Mad Max: Fury Road* autour d'un contraste de couleurs accentué numériquement – le bleu d'un air brûlant et l'orange d'un sol désertique. Et puis, à l'inverse des couleurs saturées de Miller, on redécouvre l'univers hostile du *Désert rouge* d'Antonioni qui, lui, est composé de teintes grisâtres et désaturées. Plus loin, on aura plaisir à revoir les couleurs vives et franches du *Suspiria* de Dario Argento, d'autant que chacun des très nombreux plans de films présentés dans le livre s'accompagne d'indications colorimétriques en aplats de couleurs et en code RVB. De quoi analyser finement les couleurs du cinéma, et se rappeler que s'il y a mille nuances de noir et blanc, il y a autant de variétés d'une même couleur. Ainsi, il y a autant de ciels bleus et de prairies vertes qu'il y a de réalisateurs et de films.

PIERRE CHARPILLOZ




LES COULEURS DU CINÉMA
DE CHARLES BRAMESCO
ÉDITIONS PYRAMYD,
OCTOBRE 2023
29,95 €
PYRAMYD-EDITIONS.COM



CAREY MULLIGAN

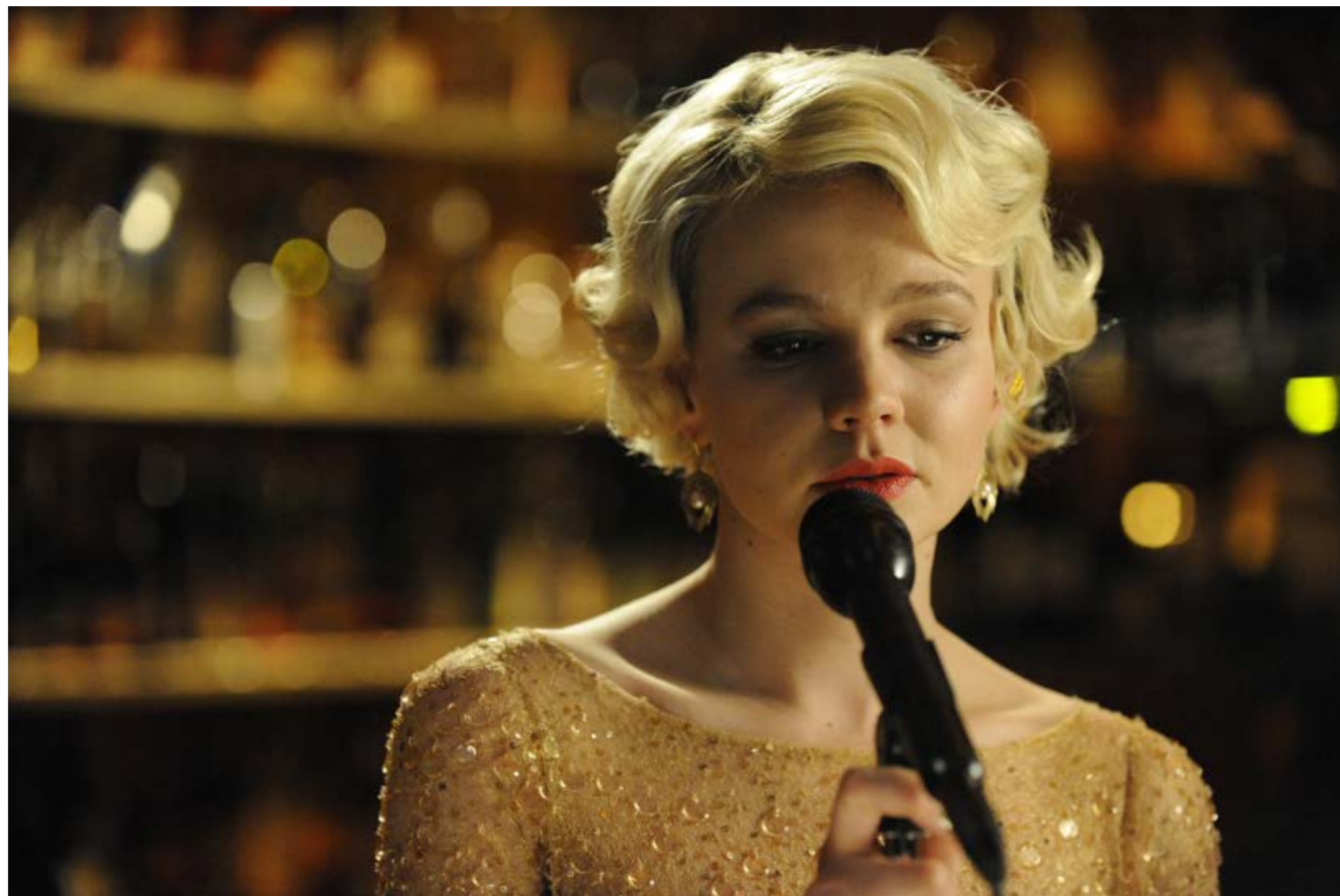
AVEC MAÎTRISE

Cet hiver, on la verra en Felicia Montealegre, actrice costaricienne et épouse de Leonard Bernstein dans *Maestro* de Bradley Cooper, disponible dès le 20 décembre sur Netflix. Mais depuis une quinzaine d'années, Carey Mulligan s'est fait une place à part dans le cinéma américain.

On oublie parfois que Carey Mulligan est britannique. On l'a en effet vue en habitante du Greenwich Village des années 1960 dans *Inside Llewyn Davis* des frères Coen (2013), en journaliste star du *New York Times* dans *She Said* de Maria Schrader (2022), en jeune mère de famille du Montana dans *Wildlife* de Paul Dano (2018), ou bien sûr dans le rôle de l'irrésistible *socialite* de Long Island Daisy Buchanan dans le *Gatsby le Magnifique* de Baz Luhrmann (2013).



Pourtant c'est bien à Londres que Carey Mulligan, fille d'un manager d'hôtel de Liverpool et d'une universitaire galloise, grandit. Et c'est de la manière la plus britannique qui soit qu'elle fait ses premiers pas dans le cinéma : en 2005, elle obtient un petit rôle dans l'adaptation de *l'Orgueil et Préjugés* de Jane Austen par Joe Wright, aux côtés de Keira Knightley mais aussi d'une autre débutante, Talulah Riley. Toutes les trois ont alors vingt ans.



À l'instar de Keira Knightley – qu'elle retrouvera cinq ans plus tard sur le tournage de *Never Let Me Go* –, Carey Mulligan traverse ses premiers plateaux en costume, dans *My Boy Jack* (2007) de Brian Kirk, avec Daniel Radcliffe – une nouvelle adaptation de Jane Austen – puis dans le *Public Enemies* de Michael Mann la même année. Mais c'est dans le rôle d'une adolescente londonienne manipulée par un homme plus âgé dans *Une éducation* de Lone Scherfig que le grand public découvre tout le talent de la jeune actrice. Son interprétation subtile d'un personnage complexe et fragile, son premier grand rôle, lui vaut une pluie de récompenses, dont le BAFTA de la meilleure actrice. Mais, surtout, coproduction américaine oblige, le film est célébré outre-Atlantique. Carey Mulligan obtient même une nomination à l'Oscar de la Meilleure Actrice, cinq ans seulement après avoir abandonné son job de barmaid dans un pub de West London – elle sera à nouveau nommée pour l'Oscar en 2020, avec *Promising Young Woman* d'Emerald Fennell.

Ensuite, c'est le conte de fée habituel, Hollywood lui déroule le tapis rouge. Pour autant, la comédienne qui, avant le cinéma, avait fait ses armes au théâtre, se tient éloignée des blockbusters et de leurs paillettes. Elle s'oriente au contraire plutôt vers un cinéma d'auteur, et devient une habituée du Festival de Cannes, montant les marches pour *Wall Street : L'argent ne dort jamais* d'Oliver Stone ou *Drive* de Nicolas Winding Refn. Douze ans après avoir arpenté le Festival de Venise pour *Shame* de Steve McQueen, elle était de retour en septembre dernier à la Mostra avec *Maestro* de Bradley Cooper. Un film dans la continuité de la filmographie de Carey Mulligan, exigeant mais accessible, à découvrir prochainement. En attendant de la voir aux côtés d'Adam Sandler en épouse de cosmonaute dans l'intrigant *Spaceman* de Johan Renck, toujours sur Netflix courant 2024.

PIERRE CHARPILLOZ



MAESTRO DE BRADLEY COOPER
LE 20 DÉCEMBRE 2023 SUR NETFLIX



230

FRANCE - PARIS

PHILIPPE R. DOUMIC

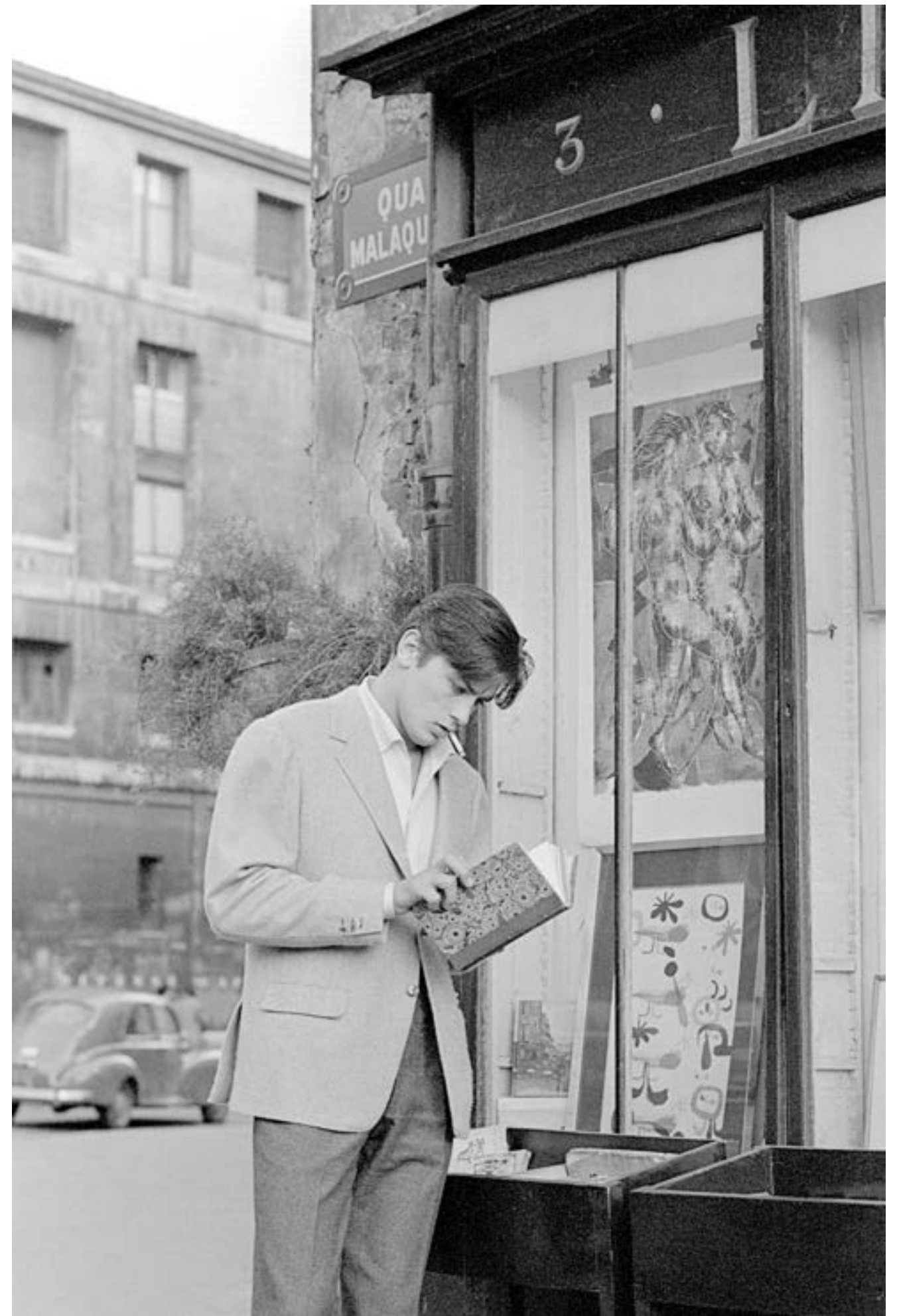
LA NOSTALGIE DU CINÉPHILE

Pour les fêtes, c'est peut-être le cadeau idéal si l'on a rêvé de vivre dans un film français des années 1960. *Philippe R. Doumic. L'œil du cinéma*, avec ses 200 portraits noir et blanc, est le livre-souvenir d'une époque éternellement jeune.





Toutes les icônes du cinéma français des années 1960 sont passées devant son objectif : Anna Karina, Alain Delon ou Catherine Deneuve. Certaines de ses photos sont devenues légendaires, connues de tous les cinéphiles, comme cette image de Jean-Luc Godard, lunettes noires et cigarette au bec, examinant un bout de pellicule. Pourtant, de son vivant, Philippe R. Doumic n'aura jamais connu la gloire. Lorsqu'il disparaît en 2013, beaucoup ont oublié son nom, alors que ses photographies continuent de peupler les couvertures de magazines. Elles sont le témoin de cette époque où le cinéma français était riche, jeune et beau.





En ce temps-là, alors que la Nouvelle Vague commençait à imprimer son style, Philippe R. Doumic est engagé par Unifrance, l'agence qui promeut l'image du cinéma de l'Hexagone à l'international. En une décennie, il réalisera plus de 20 000 portraits. À son décès, alors qu'il faut comme souvent trier, vider la maison, sa fille, Laurence Doumic-Roux, découvre deux grands cartons, restés intacts depuis des années. À l'intérieur, des centaines de négatifs. De nombreuses photographies inédites. Les découvrir aujourd'hui dans le très beau livre édité par Capricci, accompagné d'une émouvante introduction, c'est se replonger soixante ans en arrière, comme si c'était hier.

Jacques Perrin est si jeune, Jean Marais est si beau. Tous ces cinéastes, Agnès Varda, François Truffaut, Jacques Demy, ils n'ont pas quarante ans, ils ont encore la vie devant eux. Et ces visages pas tout à fait inconnus, Dany Carrel, Geneviève Page, Jean-Louis Maury. Que sont-ils devenus ? Les voilà au moins figés dans leur bonheur pour l'éternité, dans cette extraordinaire collection de portraits qui ravira tous les cinéphiles et les plus nostalgiques.

PIERRE CHARPILLOZ



PHILIPPE R. DOUMIC
 PHILIPPE R. DOUMIC. L'ŒIL DU CINÉMA
 TEXTE DE LAURENCE DOUMIC-ROUX
 ÉDITIONS CAPRICCI
 55,90 €
 CAPRICCI.FR





ANTARCTIQUE

FAIRE CONNAISSANCE AVEC LA GLACE

Dans un nouveau documentaire plus artistique que pédagogique, Luc Jacquet retourne une nouvelle fois en Antarctique. Il partage avec nous dans un magnifique noir et blanc, couleur des manchots empereurs, sa passion pour ce monde de glace et de ciel.

« Bien des années plus tard [...], le colonel Aureliano Buendia devait se rappeler ce lointain après-midi au cours duquel son père l'emmena faire connaissance avec la glace. » L'incipit de *Cent ans de solitude* de Gabriel Garcia Marquez est l'un des plus fameux au monde. Il aurait pu faire figure d'introduction à ce nouveau film de Luc Jacquet, plus personnel, mais aussi plus poétique et littéraire que *La Marche de l'empereur* (qui lui a valu l'Oscar du meilleur documentaire) et *La Glace et le Ciel*.



© PaprikaFilms



Comme il nous l'explique dans le récit en voix off qui accompagne ce documentaire très esthétique, bien des années se sont écoulées depuis que le cinéaste a fait sa première rencontre avec la glace. Et plus précisément avec ce continent gigantesque et mystérieux, l'Antarctique, dont *Voyage au pôle Sud* est avant tout un portrait pictural, comme l'aurait fait un peintre paysager. Le cinéaste de cinquante-cinq ans en avait vingt-cinq lorsque, biologiste de formation, il est parti une première fois découvrir ce pays de glace et de neige, pour une étude scientifique sur les manchots empereurs.

Depuis, l'Antarctique ne l'a plus quitté. Un territoire de l'extrême qui fut autrefois un monde à conquérir, et, en se filmant écrivant quelques notes dans un journal manuscrit éclairé à la lampe à pétrole sur un vieux brise-glace, Luc Jacquet s'inscrit dans l'héritage des pionniers. Il emmène le spectateur avec lui pour voir une nouvelle fois l'une des majestueuses dernières terres sauvages.

PIERRE CHARPILLOZ



VOYAGE AU PÔLE SUD DE LUC JACQUET
SORTIE EN SALLES LE 20 DÉCEMBRE 2023

00



SPHÈRE MODE

ÉTATS-UNIS - NEW YORK

HANNA TVEITE

UNE VISION INTEMPORELLE
À TRAVERS L'OBJECTIF

Hanna Tveite est une photographe et réalisatrice originaire de Norvège qui se démarque par son esthétique intemporelle en créant des univers visuels empreints de confiance et d'élégance.

Son travail se distingue par une fusion unique de créativité et d'une capacité aigüe à capturer l'essence de ses sujets, érigeant ainsi la lumière, la couleur et la texture en véritables piliers de son identité visuelle, que ce soit dans le domaine de la photographie de mode, de la nature morte ou de la réalisation de films.





L'œuvre de Hanna Tveite révèle un penchant pour l'intimité, transportant le spectateur dans des mondes où la confiance et l'élégance se conjuguent harmonieusement. Chaque visuel, chaque composition cinématographique raconte une histoire qui transcende le temps, témoignant de la maîtrise exceptionnelle de l'artiste dans la capture d'instant. Sa renommée s'étend au-delà de la Norvège, avec des collaborations prestigieuses incluant des publications dans *Le Monde* et le *Wall Street Journal*. Hanna Tveite a également travaillé avec des marques à la renommée mondiale, parmi lesquelles Khaite, Saint Laurent, Chanel, Calvin Klein, Marc Jacobs et Zara. Son influence dans l'industrie de la mode et de la photographie est indéniable, chaque projet témoignant de sa contribution à l'originalité et l'excellence.

Actuellement installée à New York, la photographe trouve son inspiration dans l'énergie effervescente de la métropole, une source inépuisable de créativité qui se reflète dans ses travaux. La ville devient un terrain de jeu visuel où chaque station de métro, chaque façade, devient une toile. Le talent de Hanna Tveite va au-delà de l'image fixe, s'étendant à la réalisation de films. Ses productions cinématographiques portent la même empreinte artistique, mariant esthétisme et narration de manière captivante. Cette polyvalence démontre son engagement envers l'expression artistique sous toutes ses formes pour laisser une empreinte indélébile sur le monde de l'art visuel.

THOMAS DURIN



@HANNATVEITE

248



249

ANGLETERRE - LONDRES

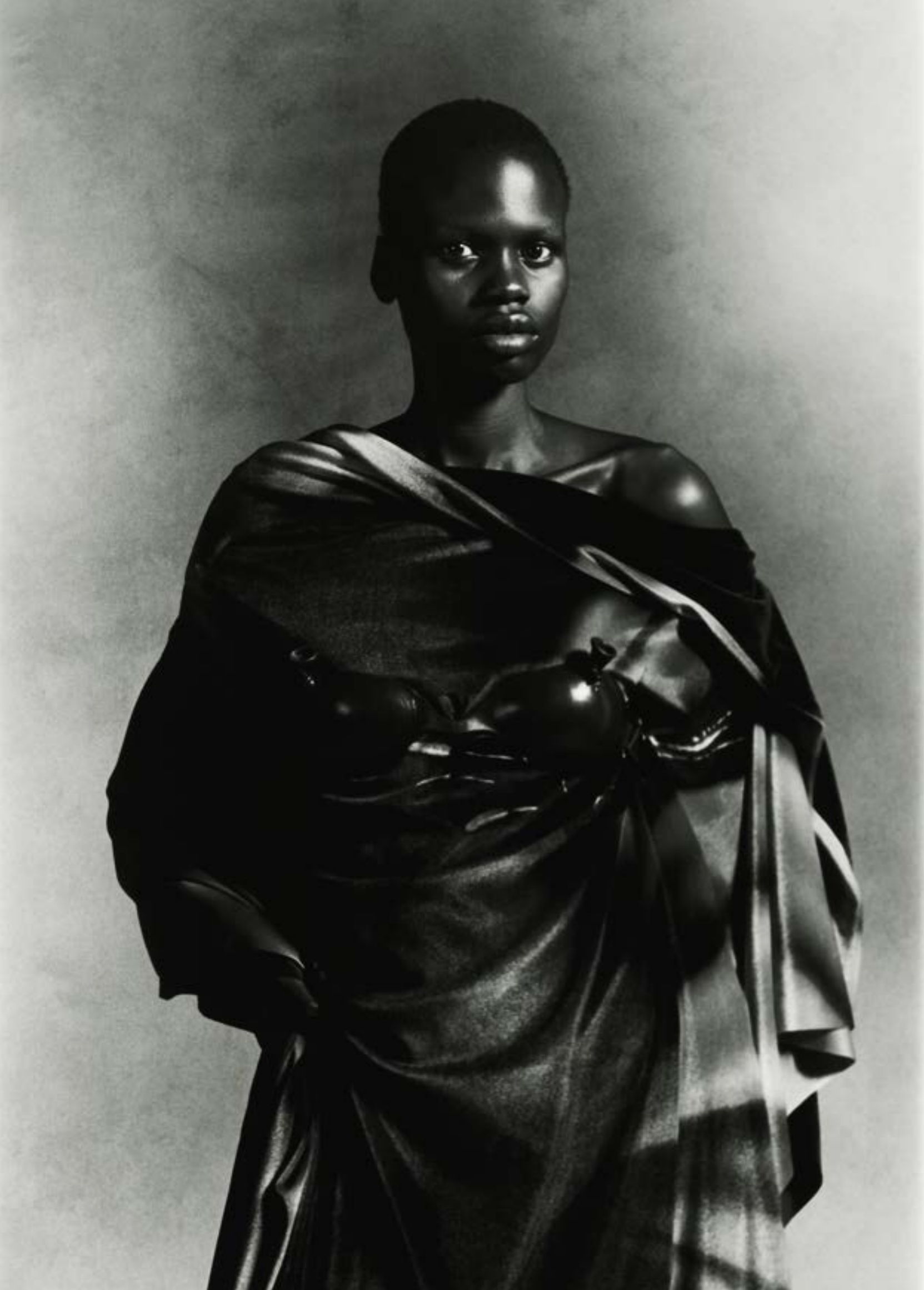
JORDAN HEMINGWAY

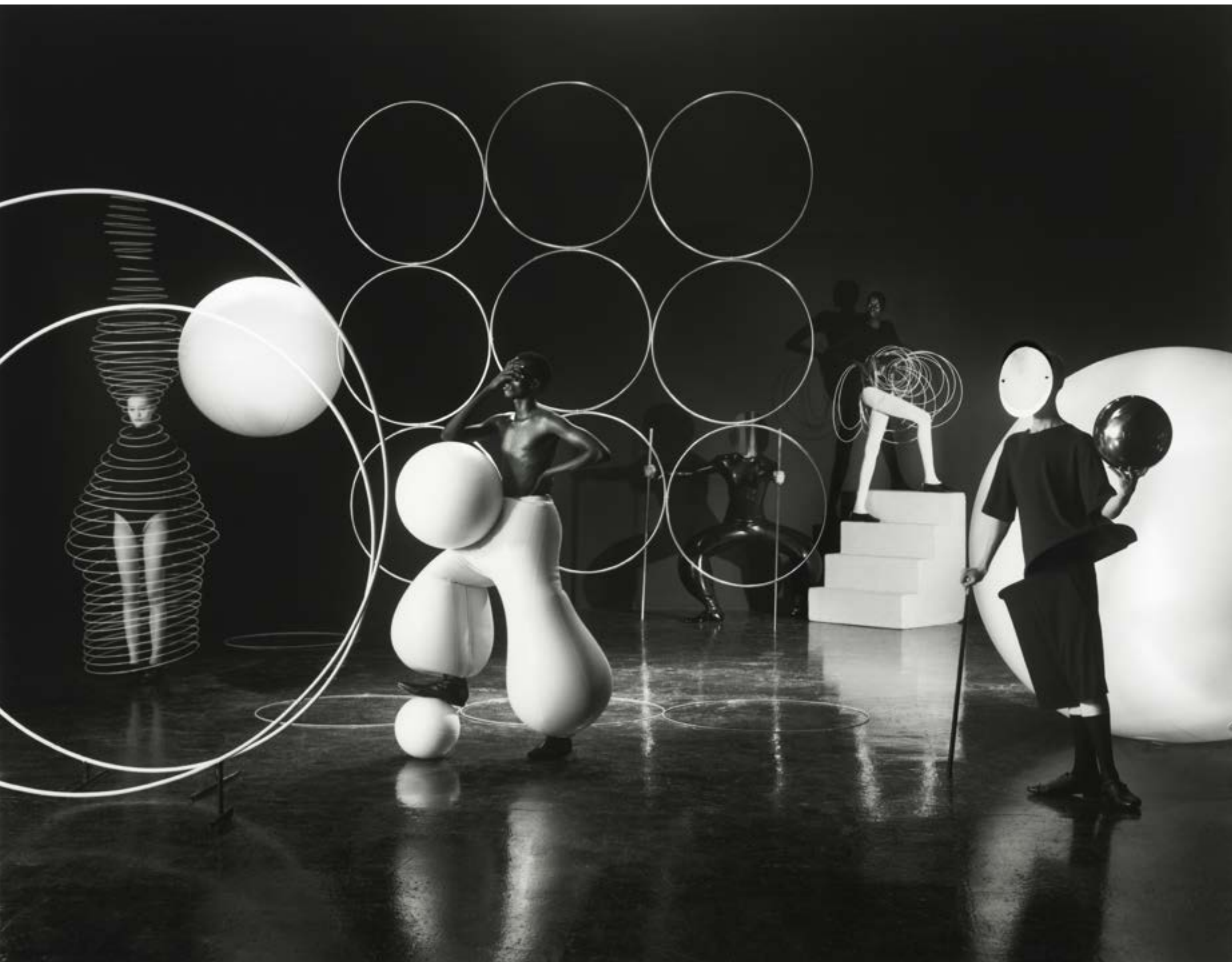
UNE AUTRE SENSIBILITÉ DE LA MODE

Le photographe et réalisateur américain, basé à Londres, réinterroge les conventions, les concepts et les stéréotypes traditionnels de la beauté de manière énergique et magnétique.

Le champ d'exploration du travail de Jordan Hemingway s'étend des beaux-arts à la pellicule celluloïd granuleuse. Cet ancien skateur amateur, originaire du New Jersey et aujourd'hui installé à Londres, s'est bâti une carrière de photographe en pur autodidacte. C'est à la suite d'une blessure en skateboard qu'il a commencé à photographier ses amis et s'est épris du médium. Depuis lors, son obsession pour la création d'images redouble d'intensité dans des récits visuels qui remettent en question les stéréotypes de la beauté entre art et sensibilité, onirisme et surréalisme, gothisme et fétichisme, authenticité et férocité.

Jordan Hemingway © Luncheon Magazine





VISIONS INNOVANTES

Pour Jordan Hemingway, les « notions de genre et de sexualité » sont englobées dans celles « d'égalité et de liberté de s'exprimer », mais aussi « d'être la personne que l'on est ». Dans ses projets les plus récents, il signe deux magnifiques éditoriaux pour *Luncheon* et *W Magazine*. Le premier est à la fois un hommage à la revue mythique *Égoïste* de Nicole Wisniak et à l'œuvre chorégraphique *Ballet triadique* (1922) d'Oskar Schlemmer, personnalité de l'école du Bauhaus. À travers cette relation entre la figure, l'espace et le mouvement, Jordan Hemingway se réapproprie les approches pictorialistes, abstraites et surréalistes, créant des images innovantes et contemporaines. Le second se veut une « fantaisie visuelle moderne », inspirée de trois artistes et photographes français de la seconde moitié du XX^e siècle : Pierre Molinier, Serge Lutens et Irina Ionesco. De la même manière, Hemingway intègre des clin d'œil stylistiques dans ses clichés, qui sondent les corps et les genres. Les visages, pour certains grimés comme des masques, sont fragmentés et démultipliés, plongés dans des décors sombres. Ou, à l'inverse, les portraits sur fond clair incarnent l'esprit de la beauté.

CRÉATEUR D'IMAGES

Dans son processus créatif, Jordan Hemingway développe ses tirages dans sa chambre noire, passe le moins de temps possible devant l'ordinateur et essaie de ne pas utiliser Photoshop. À son actif, il compte pléthore de magazines (*Dazed*, *Vogue*, *Nowness*) et de marques (Comme des Garçons, Gucci, Make Up For Ever). Le nouveau compagnon de la chanteuse britannique FKA Twigs a également réalisé des films de mode pour Raf Simons, des pochettes d'albums (Post Malone) et des clips (Travis Scott, Isamaya Ffrench, Yves Tumor). Un terrain d'expression idéal pour cet artiste montant qui donne un coup de fouet à la fashion sphère.

NATHALIE DASSA



JORDANHEMINGWAY.COM
@JORDAN_HEMINGWAY



256

BELGIQUE - ANVERS

IGOR DIERYCK

UN ESPRIT ANALYTIQUE AU SERVICE DE LA MODE

Igor Dieryck est un jeune créateur belge de 24 ans qui va rapidement comprendre les rouages complexes du paysage politique belge grâce à un père flamand et une mère wallonne. Au fil du temps, il va également s'intéresser aux cultures germanique et latine, ce qui lui permettra d'élargir sa perception du monde qui l'entoure et d'enrichir son travail, qu'il décrit comme politique et analytique.

Diplômé de l'Académie Royale des Beaux-Arts d'Anvers en 2022, il se forme d'abord chez Meryll Rogge lors d'un stage durant lequel il apprendra les étapes du processus de conception. Ce jeune artiste passera ensuite au département tailleur chez Acne Studios, avant de dessiner les vêtements tailleur, cuir et sportswear pour Hermès, une maison dans laquelle il pourra mettre en pratique son côté méticuleux et sa sensibilité au service du détail.



257



Avec sa collection « Yessir », présentée lors de la dernière édition du Festival de Hyères, Igor Dieryck apporte une réflexion sur la place du personnel hôtelier au sein des établissements. Il souhaite mettre en lumière des protagonistes trop souvent oubliés. Une vision rendue possible grâce à son expérience en tant que réceptionniste.

Il interroge également le rôle de l'uniforme tout en proposant des tailleurs et des créations plus expérimentales avec comme maître-mot : les finitions. Un équilibre entre costume parfaitement taillé et esthétique moderne qui lui aura valu de remporter la 38^e édition du Festival de Hyères avec le Grand Prix du Jury Première Vision, le Prix du Public ainsi que le Prix le 19M des Métiers d'art de Chanel. Igor Dieryck, un talent à suivre.

THOMAS DURIN



@IGORDIERYCK

260





ÉTATS-UNIS - NEW YORK

LUCIA PIERONI

UNE VISION DU MAQUILLAGE FORTE ET IMPACTANTE

La maquilleuse anglaise Lucia Pieroni révolutionne l'industrie de la mode avec son empreinte artistique. Au fil des années, elle collabore avec des géants tels que Givenchy ou *Vogue*, ainsi qu'avec les célèbres photographes Mert Alas et Marcus Piggott. Depuis ses débuts avec la couverture de *Elle* en octobre 1988, l'artiste apporte sa touche subtile et distinctive à certaines des couvertures les plus mémorables de l'univers de la mode.

L'histoire de Lucia Pieroni dans le monde du maquillage commence de manière fortuite. Au début, elle développe sa passion en maquillant, à plusieurs reprises, sa sœur alors mannequin. Plus tard, cette dernière la présente à un ami photographe qui lui permettra de faire des essais réguliers pour monter son book. Lucia Pieroni fera ainsi des tests durant une année avant d'aller voir Beverly, de l'agence Streeters avec qui elle collabore encore aujourd'hui.

En 1995, la jeune maquilleuse décide de partir s'installer à New York. Une étape décisive qui va propulser sa carrière vers de nouveaux horizons. La ville lui offre en effet l'opportunité exceptionnelle de travailler avec des photographes de renom tels que Glen Luchford, Mario Sorrenti, Mert and Marcus, David Sims, Craig McDean et Paolo Roversi. Il s'agit d'une période importante pour la mode, qui adopte un nouveau style dans la photographie et permet à Lucia Pieroni de réaliser des tests et de s'exprimer à travers son art.

De 2006 à 2018, le talent avant-gardiste de Lucia, en tant que directrice créative du maquillage pour Clé de Peau Beauté, remanie la marque d'une manière qui redéfinit le luxe et l'innovation. Elle contribue à la faire entrer dans le monde de la mode, la transformant en une marque de beauté culte. Avec une formation en beaux-arts, sa capacité unique à voir la lumière, les ombres et les couleurs permet de créer les palettes de couleurs les plus sophistiquées de l'industrie des cosmétiques de prestige.



© Liv Livberg

Ses réalisations font le tour du monde, grâce à ses contributions aux couvertures des magazines les plus prestigieux tels que le *Vogue* français, *Love*, *Vanity Fair*, *i-D*, *Another Magazine*, *Interview*, et bien d'autres. En plus de son travail avec les photographes, Lucia Pieroni collabore avec des maisons comme Versace, Givenchy, Balmain ou encore Salvatore Ferragamo, Giorgio Armani et Rochas pour créer des campagnes aux looks emblématiques.

Un impact artistique fort et reconnaissable qui fait de Lucia Pieroni une artiste incontournable dans l'industrie de la mode.

THOMAS DURIN



@LUCIA_PIERONI



FRANCE - PARIS

CHARLES DE VILMORIN

UNE VISION FESTIVE ET ÉGALITAIRE DE LA HAUTE COUTURE

Charles de Vilmorin, jeune talent de 26 ans, porte au sommet un univers couture à l'image d'un kaléidoscope de couleurs et de textures. Le créateur se distingue par son exubérance et sa modernité qu'il puise dans l'art, la nature et la culture pop, à la croisée des chemins entre Tim Burton et Salvador Dali. Il donne ainsi vie à des pièces uniques qui résonnent avec énergie ; chaque création raconte une histoire, capturant l'imagination de ceux qui les portent et de ceux qui les admirent.

Celui qui bouscule les normes de la mode s'amuse et captive. Mais il interroge également la société avec la vision audacieuse d'une haute couture possiblement unisexe. Charles de Vilmorin prône l'expression libre de soi à travers la mode, déconstruisant les stéréotypes avec des créations célébrant la diversité. Ses collections défient les conventions et ouvrent la voie à une ère où la mode n'a pas de genre.

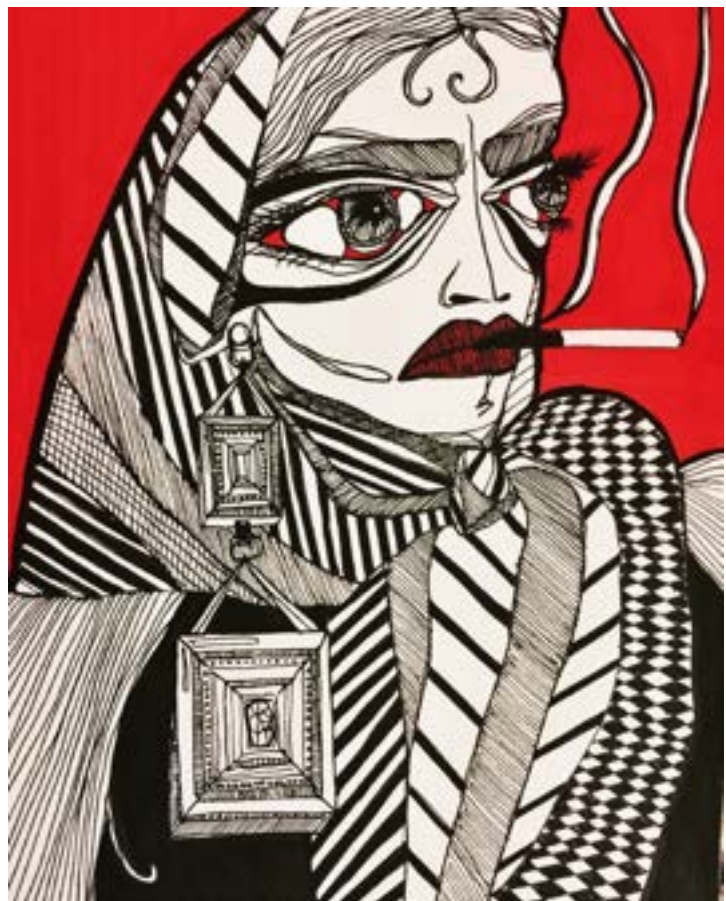
© Antoine Henault pour Charles de Vilmorin

268



© Charles de Vilmorin

270



Pour Noël, le couturier, rêveur, dessinateur et artiste est invité par les Galeries Lafayette à imaginer « Le Noël de mes rêves ». Il donne ainsi la parole à une petite fille qui peint dans sa chambre. Lorsqu'elle se réveille, elle découvre sous son oreiller un pinceau qui donnera vie à tous ses dessins. Un conte qui fait écho à son univers coloré, graphique, théâtral et résolument mode.

Charles de Vilmorin, c'est surtout la promesse d'un renouveau dans le monde de la haute couture, où l'audace et la diversité sont célébrées avec éclat.

THOMAS DURIN



CHARLESDEVILMORIN.FR



271

272

FRANCE - PARIS

JUERGEN TELLER

« I NEED TO LIVE »

L'exposition « I need to live » retrace le travail introspectif, loufoque, absurde et parfois décalé du photographe Juergen Teller.

Tout le monde veut vivre, vivre d'amour, vivre malgré les hauts et les bas, vivre malgré les parcours cabossés, les traumatismes, les joies, les peines, les larmes, les rires.

Juergen Teller, internationalement connu et hautement estimé dans le domaine de la photographie commerciale et de l'art contemporain, a travaillé pour les plus grands magazines tels que *Vogue*, *System*, *i-D*, *POP* et bien d'autres, et il a remporté le prestigieux prix de la photographie Citibank en 2003. L'artiste photographe nous plonge dans son univers provocateur et haut en couleur, en se livrant à un exercice particulier : l'introspection. Une réflexion imagée dans un univers absurde où il interroge son rapport à sa famille, à son histoire et à ses racines.



273



Au cours des cinq dernières années, Juergen Teller a travaillé avec sa femme, Dovile Drizyte, sur des projets communs qui témoignent de divers aspects de leur relation, de leur mariage et de leur rôle de parents. Le titre de l'exposition, « I need to live », fait référence au ressenti de l'artiste sur les faits marquants qui ont façonné sa vie, parfois de manière tragique. Juergen Teller aborde les sujets de la même manière qu'il pratique la photographie, dans un style direct, réaliste et décalé. Cette exposition spectaculaire sera la plus importante du photographe à ce jour, au cœur du Grand Palais éphémère.

Côté scénographie, celle-ci a été confiée à 6A Architects, grand connaisseur de l'univers du photographe. La mise en scène des espaces répondra parfaitement à l'univers créatif de l'artiste entre images personnelles, commandes et vidéos, mais aussi une large sélection de ses livres mis en lumière aux côtés d'autres publications et magazines, en réponse au contexte culturel dans lequel s'inscrit le travail de Juergen Teller.

FLORA DI CARLO



« JUERGEN TELLER. I NEED TO LIVE »
 GRAND PALAIS ÉPHÉMÈRE
 2, PLACE JOFFRE, PARIS 7^E
 DU 16 DÉCEMBRE 2023 AU 9 JANVIER 2024
 GRANDPALAIS.FR

ÉTATS-UNIS - LOS ANGELES

JAMIE NELSON

CRÉATRICE D'IMAGES
EN MODE MAJEUR

La photographe américaine fait pimper le secteur de la mode et de la beauté via son univers glamour, ultracoloré et hyperféminin, qui déborde d'énergie et de créativité.

Du rouge, du rose, du vintage, du kitsch américain, de l'irrévérence et beaucoup de style... Bienvenue dans le monde sexy et déluré de Jamie Nelson ! Cette native du Texas, qui a grandi dans le Colorado, vécu à New York et qui habite aujourd'hui à Los Angeles, a fait de son rêve une réalité. Sa passion pour la photographie s'est déclenchée à 17 ans, l'encourageant à s'installer en Californie pour étudier à la Brooks Institute of Photography. Depuis lors, et après quelques allées et venues entre la Grosse Pomme et la cité des Anges, elle s'est fait un nom dans le secteur de la mode et de la beauté, avec virtuosité et persévérance.





BROUILLER LES FRONTIÈRES

Sa vision fantasque et onirique, son look seventies entre shorty et athléisure, sa chevelure à la Farrah Fawcett... Tout se retrouve dans ses récits visuels à la fois graphiques, sensuels, truculents et colorés. À l'évidence, Guy Bourdin n'est jamais non plus très loin dans ses inspirations. « *J'aime faire revivre l'iconographie du glamour et de la beauté classique* », explique-t-elle, précisant : « *Mon objectif est de transporter le regardeur dans le temps, vers une ère sans excuse, moins PC, pleine de rock and roll et de liberté.* »

Sa demeure est à l'avenant. Tendances Barbicore et lapin Playboy, murs en fausse fourrure, lustres, baignoire encastrée, Jacuzzi en forme de cœur... L'ambiance du style Hollywood Regency de 1968 ferait presque pâlir la Dreamhouse de Barbie, qu'elle rehausse avec sa touche rock, sa Mustang rose, ses motos et ses œuvres d'art vintage. De même, son Instagram se fait le porte-étendard de sa vie et de son travail, où elle se met en scène dans des stories et des photos cocasses, provocatrices et enflammées.

Jamie Nelson brouille ainsi avec brio les frontières entre les mondes éditoriaux, commerciaux et artistiques : « *Cette devise était claire dès mes 17 ans. Je suis convaincue qu'une image peut simultanément vendre un produit, être accrochée au mur comme une œuvre d'art et orner les pages d'un magazine de mode avant-gardiste.* »

280

EMPOWERMENT FÉMININ

Sa récente série sur les mannequins pour *Vogue* Portugal est de cette trempe. « *Ce shooting a été inspiré par l'un de mes films préférés, Mannequin (1987), avec Kim Cattrall* », explique-t-elle, ajoutant : « *Il dépeint une histoire d'amour entre un homme humain et un mannequin féminin qui prend vie comme par magie. Ici, j'ai créé une version moderne. J'ai choisi trois femmes comme protagonistes, tout en utilisant des mannequins masculins comme objets d'amour. Pour la touche éditoriale, j'ai opté pour un maquillage corporel coloré afin de faire ressortir les modèles vivants du décor. Je dépeins ainsi l'ambiguïté entre vrai et faux, fantastique et réalité.* »

Pour la photographe, la série est aussi le moyen de remettre en question le traitement séculaire des mannequins par le secteur de la mode comme de simples cintres : « *En tant qu'artiste femme, je veux élever et responsabiliser mes modèles en leur donnant une voix collaborative dans le processus artistique.* »



281



Son portfolio témoigne parfaitement de toute cette folie créative, nourrie de belles collaborations avec des magazines (*Vogue, Allure, Harper's Bazaar, Time, Vanity Fair...*), des marques (Dior, Shiseido, Revlon, Make Up For Ever...), des studios (Paramount, Universal Music, Warner Bros, Sony) et des célébrités (Gwen Stefani, Drew Barrymore, Lily Allen, Kylie Jenner, Solange Knowles...).

NATHALIE DASSA



JAMIENELSON.COM
@JAMIENELSON

07

GASTRONOMIE



FRANCE - PARIS

GÉOSMINE

ART CULINAIRE

Une adresse gastronomique, située dans le 11^e arrondissement de Paris, où chaque élément a été pensé et mûri pour offrir à chaque participant une expérience sensorielle entre art, design et caractère. Ici, on ne vous offre pas une simple dégustation de plats parfaitement exécutés : on vous invite aussi à découvrir l'univers tout entier du chef ambitieux et audacieux, Maxime Bouttier.

Premièrement, le choix du nom, Géosmine, évoquant la puissance de ce qui ne se voit pas. Très belle métaphore de la définition réelle : composé chimique donnant son odeur à la terre fraîchement labourée ou mouillée après une période sèche. Ensuite, le lieu, entre maison de ville et galerie, qui, situé sur deux niveaux, offre différentes atmosphères. Au rez-de-chaussée, une ambiance brute et minimaliste créée, entre autres, par ce grand bar en béton imaginé par le chef et conçu par Sonia Lafage, et par ces murs de pierre et ce plafond en briques. Des tables en bois et de magnifiques chaises en noyer massif apportent, quant à elles, de l'authenticité à l'espace. À l'étage, une cuisine ouverte, là encore imaginée par le chef, s'ouvre sur la seconde salle, plus intimiste, idéale pour des déjeuners ou dîners en groupe. Enfin, à noter : une cave à vins composée de plus de 1 400 références, partiellement vitrée, qui apporte une réelle personnalité à l'adresse.



© Laurent Dupont

288



Nous débutons notre menu carte blanche en 8 étapes, accompagné d'une bouteille de vin rouge d'Arbois (Le Bastard), par une première mise en bouche : tartelette anguille fumée au sabayon citronné, feuilleté sarrasin et piment d'Espelette – très originale, croustillante et pleine de puissance en bouche. Également, rillettes de cochon en cromesquis, pointe d'ail noir, assiette de caractère. L'ail noir est travaillé ici comme une mayonnaise ; je la termine à la petite cuillère tant la régression est totale. Ensuite arrive le premier plat, dans l'intitulé des « apéritifs » : cuisse de pigeon, aïoli, œufs de corégone – original et savoureux. Viande croustillante à l'extérieur et fondante à l'intérieur, servie avec deux beurres maison : citron, piment d'Espelette pour le premier et forestier pour le second. Associations intéressantes.

Puis, les deux entrées. La première : chou pointu, concombre, mayonnaise d'herbes et jus de cornichon. Très jolie présentation qui dévoile différentes textures, un jeu d'équilibre très bien maîtrisé entre fraîcheur, acidité et rondeur apportée par cette mayonnaise d'herbes. Chaque condiment apporte un coup de peps aux assiettes, leur donnant beaucoup de relief et de caractère. La seconde : moules marinière, olive, cosmos. Énoncé qui intrigue. Les moules (du Mont-Saint-Michel) sont cuites, dans un premier temps, dans un bouillon de fenouil, puis subissent une seconde cuisson à la flamme, pour apporter ce côté fumé et brûlé au plat. Accompagnées d'une sauce vertigineuse – curry, vin jaune et huile de vanille – tout simplement divin.

© Laurent Dupont

289



Nous continuons avec le plat : rouget de ligne, coco de Paimpol, coquillage, cèpes et jus de têtes, une sauce bonne-femme légèrement twistée, une nouvelle fois surprenante et parfaitement maîtrisée – une association terre-mer fabuleuse. Nous terminons notre menu carte blanche par le dessert : chocolat, vanille, fleur de sel et praliné, alliant différentes textures à différentes saveurs – ultra-régressif.

Nous avons affaire à un jeune chef qui ose, sans compromis, une cuisine créative alliant audace et tempérament. Une table à tester de toute urgence avant que les étoiles ne fassent augmenter les tarifs.

ANTOINE BLANC



GÉOSMINE
71, RUE DE LA FOLIE-MÉRICOURT, PARIS 11^E
GÉOSMINE.COM
GÉOSMINE.RESTAURANT



FRANCE - PARIS

OMASAKE

UNE PÉPITE ARCHITECTURALE ET GUSTATIVE

Au sein de l'Immeuble 27/4, situé à mi-chemin entre l'Opéra et le quartier japonais de Paris, se nichent le bar OMASAKE et le restaurant Sushi Yoshinaga.

Cette nouvelle adresse a été conçue par les agences Sala Hars et Agathe Marimbert avec la même ambition : offrir une vision contemporaine de l'héritage japonais grâce à une série de portes évoquant les temples anciens, du mobilier ultra-design et un éclairage tamisé. L'on perçoit dans cet écrin la volonté de faire cohabiter deux univers diamétralement opposés mais qui se répondent, inspirés de la magie de Tokyo, où cohabitent des aspects culturels modernes et traditionnels.





Tout d'abord, le bar OMASAKE, lieu ultra-moderne, presque futuriste, qui nous fait découvrir, au travers de ses cartes en acier, des sakés d'exception que l'on peut déguster autour d'assiettes à partager. Leur philosophie est simple : *« Casser l'idée erronée du saké que l'on peut avoir. Ce n'est ni un alcool fort, ni un vin de riz, mais le résultat d'une culture ancestrale qui remonte à plus de 1000 ans. »*

Nous débutons nos festivités par un cocktail, spritz à l'alcool de prune (umeshu), et un verre de saké de la préfecture de Niigata « Kirinzan Mellow » (variétés de riz : Gohyakumangoku et Koshiibuki), profil aromatique riche et doux dominé par des notes fleuries, accompagné d'un assortiment de trois amuse-bouches créatifs japonais confectionnés à partir de sériole, poulet, umeshu et pois chiche, d'une belle originalité.



© 11h45
© Courtesy of Ko Oda

Puis arrive le plat à partager à base de poulet en teriyaki accompagné de ses pommes de terre rôties au nori (algues japonaises), agrémenté d'une sauce teriyaki au saké doux. La viande était plus que tendre et magnifiquement caramélisée, un véritable coup de cœur. Autre plat, la poutargue sur son lit de risotto japonais cuit au bouillon de poissons nobles avec son œuf cuit à basse température, un vrai délice. Des assiettes ultra-soignées et surprenantes en réponse à l'univers global du lieu, accentué par une sélection de musique « pointue », histoire d'envoûter les convives.

À l'étage, le comptoir à sushis du chef Tomoyuki Yoshinaga et son menu unique, l'omakase. Le chef exerce l'art du sushi depuis près de vingt ans. Après une formation strictement traditionnelle au Japon, il rencontre le très réputé chef Okuda et décide de le rejoindre à Paris. Ici, le menu s'articule autour d'une découverte de produits de saison, issus de la pêche du jour – ou des jours précédents, puisque le chef aime maturer certains de ses poissons afin d'en optimiser le goût et la texture.

Une adresse à deux ambiances qui allie maîtrise, découverte et expériences gustatives de haute volée.

FLORA DI CARLO



OMASAKE
27, RUE DU QUATRE-SEPTEMBRE, PARIS 2^E
27QUATRE.COM



FRANCE - PARIS

FIEF

CUISINE ÉCORESPONSABLE, SUBTILE ET CRÉATIVE

Imaginée par le chef Victor Mercier, l'adresse, située dans le 11^e arrondissement parisien, a tout d'une invitation au voyage. Une exploration rendue possible grâce aux produits travaillés qui viennent de l'hexagone. Le cuisinier, connu pour son passage dans l'émission *Top Chef*, a depuis voyagé à travers le monde à la recherche d'associations qui raviront vos papilles pour proposer des assiettes engagées aux saveurs surprenantes.

La façade vitrée de l'établissement offre dès le départ une vue imprenable sur la cuisine ouverte et le comptoir qui peut accueillir jusqu'à huit hôtes, pour un service chaleureux et convivial proposé par le sous-chef Paul. Quant à la salle située au fond, elle peut servir une quarantaine de couverts dans un univers cosy, intimiste et minimaliste.

Ouvert en 2019, FIEF signifie « Fait Ici En France ». Le restaurant tient dès lors toutes ses promesses en ne collaborant qu'avec un seul producteur. Les matières premières, toutes issues du territoire, permettent de proposer une cuisine qui s'adapte à ce qu'offre la nature en utilisant des techniques culinaires françaises et des idées d'ailleurs. Par exemple, la vanille est remplacée par de la reine-des-prés et la pâte de riz gluant par de la sèche.

En 2022, le restaurant se voit décoré d'une première étoile au guide Michelin grâce à une cuisine de qualité servie dans des assiettes géométriques où les couleurs s'invitent pour une expérience créative. Le dressage est technique, épuré et précis pour laisser les aliments se dévoiler en bouche.

Un plat emblématique imaginé par ce passionné de gastronomie durant l'été était un mochi de tomate et seiche. Une carte pour tous les goûts qui change et s'adapte en fonction de la météo et des saisons. Que ce soit pour une dégustation, pour les omnivores ou pour les amoureux du végétal, elle est une source d'inspirations multiples.

THOMAS DURIN



FIEF
44, RUE DE LA FOLIE-MÉRICOURT, PARIS 11^E
FIEFRESTAURANT.FR





FRANCE - PARIS

LE CHRISTINE

UN PRÉNOM À RETENIR

Situé dans une rue discrète, entre Saint-Michel et Saint-Germain-des-Prés, Le Christine rassemble tout ce que l'on attend d'une adresse culinaire : du beau, du bon et du goût !

Ce restaurant ouvert en 2004 n'a pas pris une ride. Bien au contraire, il s'y dégage une sensation de nouveauté et d'intemporalité grâce au talent du chef Mehdi Bencheikh, qui nous offre une cuisine inventive, délicate et maîtrisée, une cuisine de produit inspirée et inspirante. Concernant l'architecture d'intérieur, le lieu a été totalement repensé en 2021, utilisant des matières chaudes comme le velours, dans des tonalités de vert et d'ocre qui créent un univers cosy et élégant inspiré des adresses méditerranéennes.

© Géraldine Martens

304



Nous choisissons le menu dégustation en 5 temps, selon les bons conseils du directeur de salle, Thibaut Anger. Avant l'arrivée de nos entrées, on apporte à notre table deux jolis morceaux de pain aux champignons, accompagnés d'un beurre infusé café-champignon. Saveurs discrètes mais percutantes, l'association du café et du champignon est un véritable délice.

Viennent ensuite les premières entrées, betterave rouge, vinaigrette acidulée, sauce estragon, épine-vinette et pignon de pin, magnifiquement composées, tout en couleurs et en délicatesse, assaisonnements surprenants et parfaitement maîtrisés ; puis, espuma de maïs sur grains de maïs grillés, graines de courge et de lin... Un plat onctueux et réconfortant, parfait par temps de grisaille automnale, accompagné d'un verre de vin blanc Sylvaner (Alsace), mariage réussi avec les différentes saveurs dégustées.



305

306

Ensuite, nous passons aux plats, cabillaud de Saint-Guénolé, œufs de brochet, poireaux brûlés, sauce dashi, kombawa et gel ponzu, doux mélange entre saveurs acidulées et fumées, véritable choc gustatif lorsque la sauce dashi arrive en bouche, accompagné d'un verre de vin blanc Monthelys (Languedoc) aux arômes de fruits blancs, de poire et de pêche, accord divin.

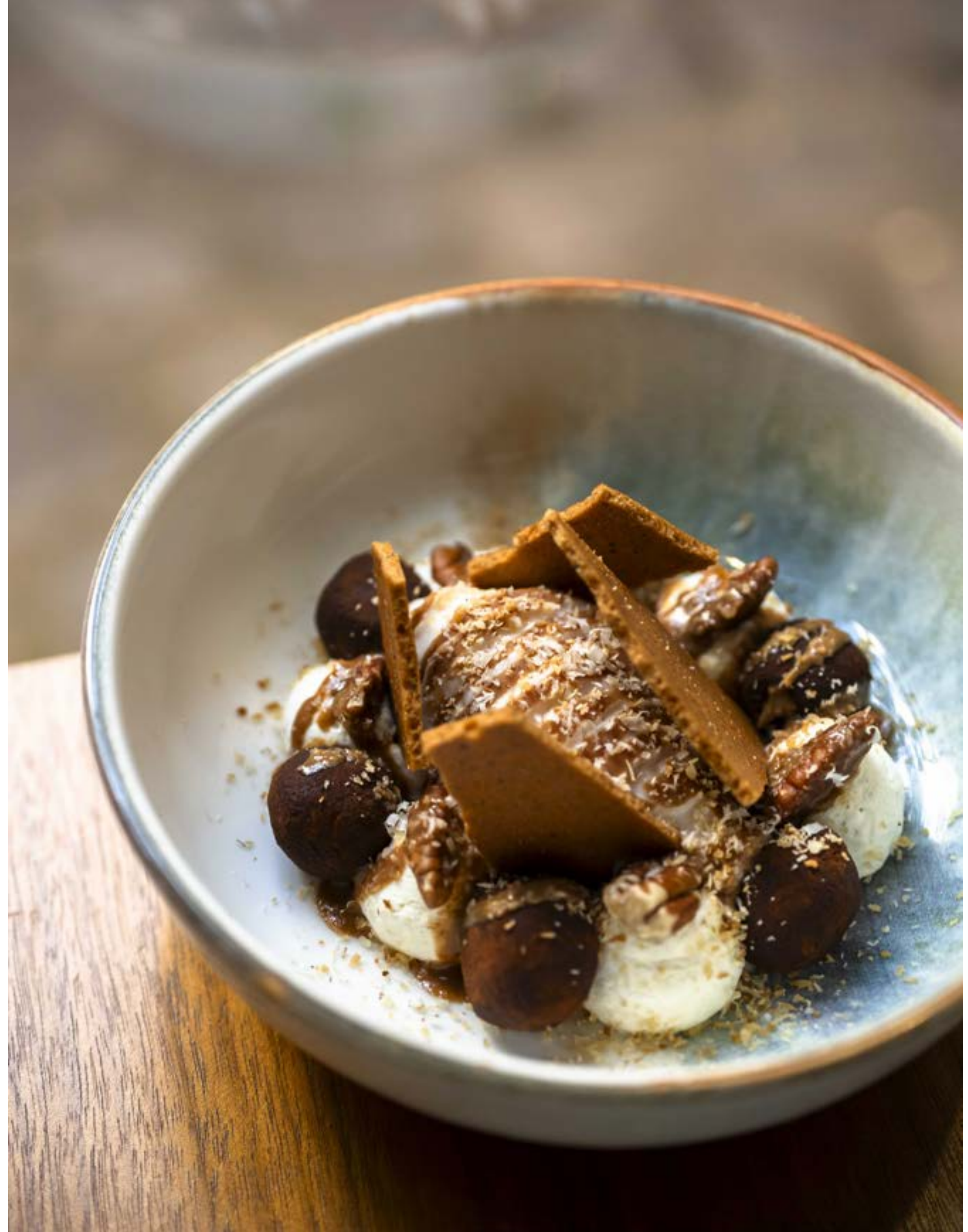
Puis, le second plat, filet de volaille fumée, panais rôti, gel moutarde, miel, huile de livèche et sauce suprême, encore une fois un sans-faute, cuisson parfaitement réussie, associations originales et équilibrées. Un régal. Enfin, pour le dessert, truffes chocolat Inaya, praliné coco gianduja, mascarpone vanille et glace noix de coco, tout en légèreté, telle une caresse ; les truffes au goût exquis et prononcé s'adoucissent au contact du mascarpone et de la fraîcheur de la glace. Une assiette délicate et savoureuse, un délice.

Ici, nous sommes en présence d'assiettes « intelligentes » : chaque ingrédient a sa place et un rôle primordial à jouer dans l'équilibre de chaque plat élaboré par le chef. Il nous a semblé voir des clients fidèles, qui connaissent bien le lieu et nous avons très vite compris pourquoi. Cette belle adresse pourrait bien devenir la nouvelle cantine de chaque personne qui y pénétrera.

MÉLISSA BURCKEL



LE CHRISTINE
1, RUE CHRISTINE, PARIS 6^E
LECHRISTINE.BECSPARISIENS.FR



307



© Claire Curt

FRANCE - PARIS

LES PÂTISSERIES JAPONAISES AUX MILLE ET UNE SAVEURS DE MATHILDA MOTTE

Au cours d'un séjour au Japon, Mathilda Motte découvre le daifuku, un mochi fourré d'une crème de haricot. Elle fonde alors la Maison du Mochi dès son retour en France qui fut un réel succès. Après la sortie d'un premier livre intitulé *Mochi mochis. 40 douceurs japonaises* aux Éditions de La Martinière, la jeune femme lance une année plus tard un second volet dédié, quant à lui, au kyûreki – un calendrier traditionnel japonais aux 72 saisons. À l'intérieur de l'ouvrage *Kyûreki. Douceurs japonaises*, les photographies de Claire Curt mettent en lumière toute la magie de la pâtisserie nippone. Hanabira mochi, goma dango, wagashi... Chaque page révèle une recette à réaliser chez soi au fil des saisons. À déguster seul ou à plusieurs !

MARINE MIMOUNI



KYÛREKI. DOUCEURS JAPONAISES
DE MATHILDA MOTTE
ÉDITIONS DE LA MARTINIÈRE,
SEPTEMBRE 2023
35 €
EDITIONSDELAMARTINIÈRE.FR



310



© Claire Curt

311

© Claire Curt

312



313



FRANCE - GUAINVILLE

LES CHEMINS

CUISINE VÉGÉTALE ET SPIRITUELLE

Inauguré il y a un peu plus de deux ans, après une rénovation respectueuse de ce château ayant appartenu à Catherine Deneuve, le Domaine de Primard, retraite bucolique située à 70 km de Paris, est l'une des 11 adresses de Frédéric Biousse et Guillaume Foucher, les magiciens d'une collection hôtelière faite à leur goût : Les Domaines de Fontenille.

Avec son parc composé d'arbres centenaires, d'une roseraie et de multiples jardins entourés par des douves, ainsi qu'avec sa majestueuse entrée de charnelles, la demeure offre aux visiteurs les plaisirs de la vie de château. Les plus romantiques pourront choisir une balade sur la rivière dans l'une des barques appartenant à l'hôtel et, pour les plus sportifs, une piscine extérieure et un spa sont mis à disposition des hôtes. À l'intérieur, tout a été pensé comme une véritable maison de campagne dans un esprit d'élégance à la française. Plusieurs salons, un bar et l'ancienne cuisine composent le rez-de-chaussée où est proposé, en guise de jolie attention, un *tea time* offrant aux convives des boissons chaudes accompagnées de savoureux délices sucrés (faits maison).

Pour accéder au restaurant Les Chemins, adresse gastronomique végétale du chef Romain Meder, une étoile au guide Michelin et récompensé de l'étoile verte, nous traversons une partie des jardins, conçus il y a plus de 35 ans par le célèbre paysagiste Jacques Wirtz. Là encore, on découvre un savant mélange entre jardins à la française et nature sauvage, magnifiquement entretenu, encore aujourd'hui, par l'ancien jardinier de l'actrice, Gérard Germaine. Immagée dans un décor chic et sobre, la salle offre une vue panoramique sur l'un des jardins et sur les cuisiniers revenant du potager, cagettes de légumes et herbes aromatiques dans les mains, laissant présager de belles choses pour la suite...

Homard, aubergine & tanaïsie © Philippe Vaurès Santamaria
© Sadik Sans Voltaire
Chocolat, café & lentille © Philippe Vaurès Santamaria

316



Débuté alors un festival de créativité végétale, orchestré par celui qui a été formé par la cheffe Hélène Darroze avant de parcourir le monde avec Alain Ducasse. Il se passionne alors pour les cuisines de l’Orient et découvre très vite de nouvelles saveurs qui éveillent sa curiosité et aiguisent sa créativité. En 2014, Alain Ducasse lui confie les cuisines du Plaza Athénée où il obtient, deux ans plus tard, trois étoiles au guide Michelin, en orientant sa cuisine vers la pêche durable et les légumes. Une prise de risque et un regard avant-gardiste sur nos enjeux sociétaux et nos modes de consommation, qui ont fait de ce chef étoilé l’un des pionniers de la cuisine écoresponsable proposée dans les cuisines d’un palace.



Aux Chemins, la cuisine de Romain Meder suit toutes ses envies, inspirées par les saisons, par les multiples offrandes du potager et par ce que proposent les producteurs locaux avec lesquels il collabore depuis le début. Ce chef inventif aime les aspérités : il conjugue les saveurs avec beaucoup de textures, apporte de la rondeur, de la rugosité et de la douceur à chacun de ses plats et joue le parfait équilibre entre amertume et acidité. Ici, c’est le règne du végétal.

317



Je vais vous dévoiler une partie seulement de mon voyage culinaire, pour laisser tout le mystère et la magie qui entourent un menu dégustation...

Nous débutons par une première mise en bouche déposée sur une feuille réalisée à base d'épluchures de betteraves, association délicate de fenouil, radis et pousses de baies. Petit bonbon végétal aux saveurs percutantes et réconfortantes. En arrive une seconde, un granité de praires tout en fraîcheur et en acidité, qui vient aiguïser notre palais. Puis une troisième, délicieuse gaufre de farine de pois chiche, poudre d'algue et fleurs comestibles, conjugue parfaitement la madeleine de Proust et l'inventivité. Ces mises en bouche arrivent les unes après les autres, impeccablement servies et énoncées avec beaucoup de rigueur, de passion et une pointe d'humour et de décontraction, qui apportent beaucoup d'humanité et de souplesse à cette expérience gustative.

Nous continuons avec un bouillon profond d'araignées de mer, gnocchis de pâte de riz et pâte de citron brûlé. Véritable art culinaire, chaque bouchée est mystérieuse, poétique et puissante à la fois, chaque plat convoque tous nos sens. Pour les entrées, entre autres, maïs, pois chiches et coquillages, un plat complexe et qui a pourtant l'air si simple, trouble notre ressenti mais nous fait voyager entre le Mexique et la Bretagne. De haute volée. Également, haricot coco, seiche et algue : une saucisse de haricot coco, plongée dans un ragoût du même légume, avec de la pâte de citron brûlé ; là encore, le plat perturbe par la découverte de nouvelles saveurs. Une assiette tout en rondeur, riche en émotions.





Parmi les plats dégustés, Saint-Jacques, butternut et cornouille, cuisson parfaite de la Saint-Jacques, assiette réconfortante par le butternut et rendue unique par la cornouille. Le chef s’amuse à brouiller nos sens et modifier nos habitudes de dégustation. Une nouvelle approche gustative très intéressante... Ensuite, radicchio, pleurote et foie de lotte. Le foie de lotte, au goût si prononcé, vient bousculer mon palais, dorloté par ces mille et une façons de cuisiner et d’utiliser le légume dans toute son entièreté.

Avant l’arrivée des fromages et des desserts, on apporte à notre table un pain de campagne à la farine de seigle et d’épeautre, préparé par un producteur de céréales et boulanger proche du domaine, accompagné d’un beurre de baratte maison. Tout simplement renversant. Parmi les desserts, l’un a été un véritable coup de cœur, chocolat, café, lentilles, régression totale entre onctuosité et délicatesse.

Côté vins et autres breuvages, le jeune sommelier, Alexis, passionné et passionnant, nous a fait traverser les régions et les saveurs, notamment avec un délicat vin blanc d’Anjou (Thibaud Boudignon), un sublime verre de vin rouge (Vosne-Romanée de Manuel Olivier), et un verre de cidre de glace « givré » pour terminer.

Au-delà d’une expérience gastronomique, ce voyage gustatif semble nous rapprocher de la terre et de son origine, offrant un respect si fort pour tout ce qui nous entoure, entre travail d’orfèvre et spiritualité ; bien plus qu’un voyage culinaire, un souvenir gravé à tout jamais.

ANTOINE BLANC



LES CHEMINS
DOMAINE DE PRIMARD
ROUTE DÉPARTEMENTALE 16, GUAINVILLE
LES DOMAINES DE FONTENILLE.COM
LES CHEMINS DE PRIMARD



© Cap Karoso

08

VOYAGE



INDONÉSIE - SUMBA

CAP KAROSO

IMMERSION INSULAIRE

À une heure de vol à l'est de Bali, Sumba cache un trésor... Un couple de Français, tombé sous le charme magnétique de cette île du bout du monde, vient d'ouvrir Cap Karoso, un refuge chic et cosy de 47 chambres et 20 villas grand luxe sur une vaste propriété entre plage déserte, lagon paradisiaque et forêt luxuriante. Fabrice et Evguenia Ivara ont imaginé et font vivre ce lieu en insufflant une délicate *french touch*, mais surtout, et c'est ce qui le rend si unique, en impliquant les communautés sur place. Ils ont d'ailleurs attendu que les chamans approuvent le projet avant de débiter la construction ! Au-delà de la simple rencontre, les clients de Cap Karoso partagent avec les locaux une multitude d'activités et de moments précieux : ateliers de teinture et de tissage, visite de villages, balade équestre, sortie de pêche...

L'émotion et l'authenticité sont ainsi au cœur du concept, tout autant que le design, l'art et la durabilité.

CÉLINE BAUSSAY



CAPKAROSO.COM

© Cap Karoso

326





© Cap Karoso

328

329



INDONÉSIE - BALI

BALI

L'ÎLE DU SOURIRE

Dernier bastion indonésien de l'hindouisme, Bali tend les bras aux visiteurs qu'elle accueille avec sérénité dans son petit paradis, entre paysages de carte postale et maintien de ses traditions.

Ce voyage vous laissera une impression de douceur, de raffinement et d'art de vivre, grâce à la gentillesse de ses habitants prompts au partage. Malgré le succès touristique de la côte sud, surchargée de resorts et attirant les noctambules de Kuta à Seminyak, on trouvera du plaisir à marcher sur la plage à perte de vue, et à y déguster un ananas fraîchement coupé. Il sera facile de s'extraire de la circulation frénétique des scooters pour rejoindre des temples. Construit au XVI^e siècle sur un rocher battu par les vagues, Tanah Lot se pare de mysticisme à la tombée de la nuit, tandis qu'à Uluwatu, le *kecak*, associant chant, théâtre et danse, raconte l'histoire du prince Râma. Près de ce sanctuaire des dieux de la mer, les couchers de soleil sur une eau cabrée par des vagues impressionnantes – bonheur des surfeurs confirmés sur ce littoral paré de falaises – laisseront un souvenir indélébile.



Après un surprenant jus d’avocat nappé de chocolat dégusté dans un incontournable *warung* (modeste commerce familial de restauration), départ pour Ubud, cœur culturel et artistique de l’île. En suivant les courbes des rizières, vous prendrez le temps de déguster le savoureux *bebek betutu* (spécialité de canard farci cuit à l’étouffée dans une feuille de bananier), et de vous arrêter à Tampaksiring pour vous purifier aux sources sacrées de Tirta Empul, avant d’atteindre le lac Batur. Celui-ci tire son nom du volcan qui le domine, le mont Agung, demeure des dieux balinaïes culminant à plus de 3 000 m. De son sommet, on se prend à rêver à d’autres découvertes : les *prahus* à balancier des pêcheurs d’Amed reposant sur le sable noir, la luxuriante vallée de Sidemen, ou encore les fonds marins multicolores. Ces derniers constitueront un bon prétexte pour terminer son séjour sur des îles plus sauvages situées à quelques encablures, Nusa Penida et sa petite sœur Nusa Lembongan, à la rencontre des raies manta et du tout aussi imposant poisson-lune baptisé *Mola mola*...

SOPHIE REYSSAT



BALI NUSA TENGGARA - INDONESIA TRAVEL
INDONESIA.TRAVEL

BALI GOVERNMENT TOURISM OFFICE
BALI.PROV.GO





INDONÉSIE - LOMBOK

INNIT LOMBOK

OASIS CONTEMPORAINE

Lombok est une petite île isolée à l'est de Bali, un secret bien gardé, auquel on accède par bateau privé. C'est là, dans la baie d'Ekas, qu'est né ce mini-hôtel de sept villas en béton, verre, pierre et bois, inspirées des maisons traditionnelles (*lumbung*) et posées sur des pilotis, juste au bord de la plage immaculée, aux eaux chaudes et turquoise. Le sable fait d'ailleurs le lien entre l'architecture et la nature, le dedans et le dehors. Sur 170 m², chaque villa est décorée d'éléments réalisés sur mesure par des designers et artisans locaux, dans un esprit très minimaliste : mobilier en bambou, sols et murs en terrazzo poli fabriqué à la main...

336



338



Ce projet étonnant, griffé Design Hotels, a été imaginé par trois architectes indonésiens, certains des plus renommés du pays (Andra Matin, Gregorius Supie Yolodi et Maria Rosantina), qui ont fait le maximum pour réduire l'impact de la construction sur l'environnement. Un véritable havre de paix alliant force architecturale et beauté naturelle.

CÉLINE BAUSSAY



INNITHOTELS.COM

339



© Kappa Senses

340

INDONÉSIE - BALI

LE KAPPA SENSES À UBUD

UNE INVITATION À LA MÉDITATION

Niché au cœur de la jungle indigène d'Ubud, à Bali, le Kappa Senses apparaît comme un havre à couper le souffle, étalé sur deux hectares de végétation vibrante et palpitante. Grâce à la terrasse qui compose les 76 suites et villas majestueuses, le complexe hôtelier réserve aux hôtes une immersion totale dans la nature environnante et promet une expérience unique. Une fusion harmonieuse entre le luxe et la beauté sauvage des environs.

La magnificence du paysage s'invite à travers les grandes baies vitrées, comme si la nature elle-même faisait partie de l'intérieur. L'intimité du spa en forme de cabane est un havre de paix situé au milieu de la végétation environnante. Ici, les soins Clarins répondent aux désirs et aux besoins de chacun, offrant une symphonie d'aromathérapie et de massages qui rajeunissent le corps et l'esprit. Soif d'aventure ? Le Kappa Senses organise sur demande des activités à faire seul ou à plusieurs, autour de la gastronomie, de la nature ou encore de la spiritualité.



341



© Kappa Senses

342

Sur 2 000 m², le Kappa Senses recèle également un espace de permaculture. On y trouve toutes sortes d'herbes aromatiques, mais aussi des légumes et des fleurs comestibles. Les trois restaurants qui composent l'hôtel peuvent se réjouir de cuisiner avec des produits issus d'une agriculture raisonnée. Utilisation de zéro plastique à usage unique, production de l'énergie à partir de ressources renouvelables, gestion des déchets... Dans sa globalité, le complexe hôtelier se veut respectueux de l'environnement. Un paradis vert à tester sans plus attendre.

MARINE MIMOUNI



KAPPASENSES.COM



TENDANCE

INDONÉSIE - BALI

OST LINDENBERG

LA NOUVELLE ADRESSE PRÉFÉRÉE
DES AMATEURS DE SURF

Le jeune groupe hôtelier de Francfort
LINDENBERG s'offre une incursion à Bali avec
une nouvelle adresse taillée pour les amateurs
de vagues, loin de l'agitation touristique.

PEKUTATAN. BALI.

Après avoir parcouru la côte ponctuée par les palmiers et les vagues fougueuses, le visiteur remonte une route tranquille bordée de temples et de frangipaniers. Celle-ci mène à un étonnant mur d'enseignes lumineuses, dans lequel se dissimule une petite porte discrète. Derrière se cache une jungle généreuse. Il suffira de se faufiler en suivant un chemin étriqué pour découvrir LOST LINDENBERG, une nouvelle adresse qui se veut à l'opposé du « tourisme de masse criard de Bali ».

L'objectif ? Surfer sur les vagues au lever du soleil sur fond de sable de lave noir immaculé, profiter du calme et de la tranquillité dans des espaces communs dédiés, ou encore pratiquer le yoga sous la pergola, mais aussi profiter de feux de joie sur la plage, déguster des noix de coco dans la piscine turquoise, ou encore se détendre lors d'un massage aromatique au spa. Enfin, une fois le soir venu, de somptueux dîners vegan vous seront proposés. Premier établissement en Indonésie du groupe Lindenberg, cet hôtel, composé de huit chambres cabanes posées au milieu de la cime des arbres, aspire à insuffler la magie qui a fait le charme originel de l'île.

LISA AGOSTINI



THELINDENBERG.COM





346



347



© Pempki

© Lost Lindengerb

350



VOYAGE



351

ACUMEN

FR N° 41 DÉCEMBRE 2023

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION

Michael Timsit

RÉDACTRICE EN CHEF

Mélissa Burckel

RÉDACTION

Lisa Agostini,
Céline Baussay,
Stéphanie Dulout,
Nathalie Dassa,
Sophie Normand,
Sophie Reyssat,
Flora Di Carlo,
Antoine Blanc,
Thomas Durin,
Pierre Charpiloz,
Marine Mimouni

SECRETARIAT DE RÉDACTION

Anne Choupanian,
Juliette Daniel

GRAPHISME & CRÉATION

Madame Polare Atelier
MADAMEPOLARE.COM

CONTACT

Galerie Joseph X Acumen Magazine
116, rue de Turenne
75003 PARIS (France)
+33 1 42 71 20 22

MELISSA.BURCKEL@MAGAZINE-ACUMEN.COM
REDACTION@MAGAZINE-ACUMEN.COM

INSTAGRAM
@ACUMENMAGAZINE
@GALERIEJOSEPH

PINTEREST
@ACUMEN_MAGAZINE
@GALERIEJOSEPH

MARKETING DIGITAL

Clémence Pornot,
Anais Rico Real,
Alix le Pan,
Eva Pljestisevic

TRADUCTION

Scilla Kuris,
Lauren Nufiez,
Andreas Kengne

CHEFFE DE PROJET

Valeriia Buklina

REPÉRAGE

Sarah Sellam,
Inès Lamrani,
Myriam Baty

COMPTABILITÉ

Samira Riadi Jaafri,
Alexandre Boucris

ADMINISTRATION

Oumaima Chraïbi

CONTRIBUTEUR

Vanessa Bosio (Photographe)

ISSN
2966-9758

GALERIEJOSEPH.COM





EVENINGSIDE
TATTOO

EVENINGSIDE
TATTOO

